LE TEMPLE

J'ai marché des mois et des ans, et des siècles, et j'ai trouvé une plaine. Nul n'en a dit les limites, et, à peine m'y étais-je engagé, regardant derrière moi, je ne voyais déjà plus le pays d'où je vins, le fleuve que je passai.

Il n'y avait ni jour ni nuit. C'était à jamais le couchant où l'agonie de l'être pantèle, ruisselante de pourpre, peut-être aussi l'aube où la matrice des mondes se déchire saignante pour exhaler sa lumière nouvelle.

Au loin paraissait une colline pyramidale, au-dessus de quoi une éblouissante sphère de feu se tenait en suspens, telle une âme qu'une attraction égale eût conservée en équilibre entre l'azur et la fange.

J'allai, et ne m'arrêtai que devant l'un des quatre escaliers de gemme qui gravissaient le monticule : saphir à l'Orient, topaze au Midi, rubis à l'Occident, émeraude au Septentrion.

Or, la base de la colline était un carré parfait dont le côté mesurait 8,640 pieds ; de ce côté au centre de l'Œuvre, il y avait donc 4.320 pieds, autant que le Manvantara contient de milliers d'années, et de ce centre au côté opposé, également 4,320 pieds, autant que le Pralaya contient de milliers d'années — et la somme équivalait à celle des milliers d'années que contient le Kalpa.

Et la largeur des marches était de 12 pieds, leur profondeur d'un pied, leur hauteur de 666 millièmes de pied.

Ayant ascendu les degrés de topaze, j'atteignis une plate-forme carrée qui dominait la plaine d'autant de pieds que le premier et le quatrième Ages ensemble contiennent de milliers d'années, et dont le côté mesurait autant de pieds que le deuxième et le troisième Ages ensemble contiennent de milliers d'années.

Au faîte de l'escalier de topaze, deux séraphins d'or, plus grands que des géants, se tenaient agenouillés face à face, mains jointes, et leur visage était sublime, et les ailes de l'un joignaient les ailes de l'autre en une ogive sous laquelle je franchis la marche ultime. Et au terme de l'escalier de saphir était un tôri de santal rouge, à l'escalier de rubis un pylone de basalte couleur d'ébène, à l'escalier d'émeraude un dolmen de granit couleur de cendre.

La plate-forme était dallée d'ivoire, et s'y voyaient incrustées en nickel, cuivre, fer et bronze, aux quatre coins, les figures d'une Salamandre, d'un Elfe, d'une Sirène, d'un Gnôme, puis en un cercle de rayon énorme celles des douze constellations zodiacales, enfin : en un cercle intérieur, celles des sept planètes traditionnelles.

Au centre, sur un socle dont la hauteur était de 12 pieds et le côté de 864 pieds, s'élevait une pyramide qui mesurait, quant à sa hauteur, autant de pieds que l'année contient de jours, et quant à son côté de base, deux fois ce nombre.

Le socle était d'un jais plus noir que ne l'a jamais été nulle part la ténèbre, la pyramide était d'un diamant plus pur que ne l'a jamais été nulle part la lumière.

Quatre escaliers de 30 marches accédaient au socle : nacre à l'Orient, platine au Midi, corail à l'Occident, cristal au Septentrion.

Quatre portes hautes de 21 pieds, larges de 10, s'offraient aux flancs de la pyramide en face des quatre escaliers. Leurs

vantaux étaient de jade opalin, leur seuil de silex poli, leur serrure d'acier. Et il n'y avait qu'une clef pour les quatre portes, et cette clef était petite, et taillée dans une perle.

Entre l'ogive séraphique et l'escalier de platine, s'érigeaient deux colonnes d'ordre sémitique. L'une était de marbre blanc et portait incrustée en or sur son fût la dizième lettre, l'autre était de marbre noir et portait incrustée en or sur son fût la deuxième lettre. Entre le tôri et l'escalier de nacre, deux hautes lanternes au toit de pagode, et dont le bronze s'ajourait comme papier découpé, brûlaient de douces flammes jaunes. Entre le pylone et l'escalier de corail, deux obélisques en granit couleur de chair dardaient leur pointe vers l'espace. Entre le dolmen et l'escalier de cristal, deux menhirs en granit couleur de feuille tombée.

Je passai entre Iakin et Boas, j'allai vers les gradins de métal. Ils étaient flanqués, en bas, de deux Kerubs de porphyre pourpré; à mi-rampe, d'un Veau d'or et d'un Bouc d'argent; en haut, d'un Griffon d'or et d'un Serpent d'airain enroulé à un Sceptre d'argent.

Le perron de nacre avait, en bas, deux Chiens de bronze, comme il en veille au seuil des sanctuaires buddhiques; à mi-rampe, les effigies en marbre vert de Ganesa, le demi-dieu au chef d'éléphant, et de Garuda, le demi-dieu au chef de vautour; en haut, celles en marbre blanc du radjah des Nagas, Ananta aux cinq têtes, et de Kalki, le cheval où se réincarnera Vishnu.

Au perron de corail, en bas, deux Sphinx de porphyre rouge; à mi-rampe, les effigies en basalte noir du bœuf Apis et du bélier Ammon; en haut, un Phénix d'argent sur un bûcher de bronze flammé d'or, et un énorme Scarabée d'or.

Au perron de cristal, en bas, un Taureau et un Lion,

ailés tous deux et d'or tous deux; à mi-rampe, un Aigle d'or, ailes éployées, et un Ange d'or, debout, aussi ailes éployées, et mains au cœur; en haut, un Agneau d'argent couché sur un *Livre* de bronze qui montrait un Sceau d'or suspendu à chacun de ses sept sinets d'or, et une Colombe d'argent posée, ailes palpitantes, au bord d'un Calice d'or.

Et sur le socle, entre le perron de platine et la porte du Midi, Baal avait son image, en or, et haute de 21 coudées. A l'Occident, Isis avait la sienne aussi, de même matière et de mêmes dimensions.

A l'Orient, le Buddha méditait assis sur le Lotus, et derrière lui la Feuille de Figuier s'épanouissait, Mais le Sage avait sur sa face, sur ses mains, sur ses plantes, les couleurs de la vie, et son vêtement était le suaire maculé de sang corrompu et de vase, et le Lotus était rose, et la Feuille de Figuier était verte.

Au Septentrion, le Christ agonisait, cloué à la Croix. Mais le *Divin* avait sur tout son corps maigre et triste les couleurs de la vie, et le sang dégouttait de son front, de ses paumes, de son flanc, de ses pieds, et la Couronne d'Epines était verte, et les Clous étaient de fer, et la Croix était de cèdre.

J'ascendis les degrés de platine, je passai dernière l'image de Baal, et, ramassant la clef, j'ouvris la porte du Midi. Ma chaussure en heurtant le seuil de silex poli fit jaillir maintes rapides et longues étincelles. Mes yeux cillèrent, éblouis, et ma main fut blessée. Je n'eus point peur, et entrai. La muraille avait sept pieds d'épaisseur. Pyramide creuse, la salle intérieure du Temple était dallée de perles noires; des perles sanguines vêtaient l'oblique paroi jusqu'à moitié de la hauteur; des perles laiteuses formaient la voûte aiguë. Au sommet de celle-ci était suspendue par trois

chaînes de cuivre une lampe de cuivre à sept feux, qui brûlaient en un point correspondant à la limite entre la zone rouge et la zone blanche. Sur le sol étaient incrustés un géant Ouroboros, de nacre œillé de deux grenats sombres comme sang, et au centre, une Etoile d'améthyste à cinq branches, dont la capitale pointait sur le Nord.

Un manteau de laine blanche, sans couture gisait, que je saisis, et m'en étant enveloppé, je m'avançai, et me plaçai au cœur du Pentagramme. Je m'y tins debout, face à l'astre polaire, et la dextre levée.

Alors mes oreilles s'ouvrirent à un murmure immense et confus, insaisissable comme l'harmonie des univers qui vont équilibrant par l'Aour leurs révolutions spiroïdales, assourdissant comme le fracas des cataractes. Et des océans d'encens déferlèrent à mes narines. Et mon regard perça les murailles de perles et de diamant vers tous les points de l'horizon.

Or une splendeur qui ne pouvait être celle d'aucun soleil s'épandait, et néanmoins le fourmillement des constellations et des nébuleuses éclatait en l'azur lavé de toute nue. Et des multitudes humaines que nul n'a nombrées sinuaient par la plaine en théories interminables, à travers les Ages et les Continents et les Races ; et il en venait des monts et des campagnes, des forêts et des cités, des îles et du bord des fleuves, de par delà les mers et du sein des cavernes, des champs de sable et des champs de glace ; et il en sortait de mosquées et de synagogues, de basiliques et de pagodes, de kromlek et d'hypogées, de portiques de marbre comme en eurent Athènes, Olympie, Delphes, Ephèse, Rome, et de rotondes de bambou, de colonnades de granit comme en eurent Karnak, Ecbatane, Ninive, Babylone, Suse, Palenké, et de huttes de feuilles.

Beaucoup portaient des images en les bois, en les pierres,

en les métaux les plus précieux, et ces images offraient l'universalité des formes de l'être, et toutes celles des monstres que le rêve, que rien ne borne, a su tirer de la copulation des éléments naturels les plus distants et les plus hostiles. Quelques-uns présentaient des figurations abstraites, caractères graphiques ou formes géométriques. Les unes agitaient des faucilles d'or et du gui, ou bien des rameaux d'olivier et des palmes, ou bien des thyrses, ou des branches d'acacia, ou des lotus, tandis que d'autres brandissaient des glaives autour d'un étendard que sommait le croissant lunaire. D'autres entretenaient des feux dont la fumée roulait ses volutes en colonnes bleuâtres au-dessus de la foule. Il en était qui s'avançaient en sautant et dansant; il en était qui ne progressaient qu'agenouillés ou rampants. Plusieurs offraient des végétaux sur des patènes d'or ou des plateaux de laque ; plusieurs menaient des bêtes à sacrifier, certains traînaient des vierges à immoler. La plupart chantaient des hymmes au rythme lent et pensif. Toutes prononçaient des liturgies ardentes et solennelles.

Et de tous les points de l'extrême horizon, il émanait de ces humanités toujours et toujours, et toutes avaient leurs yeux sur la pyramide ; et toutes marchaient à elles, beaucoup s'en trouvant encore désespérément éloignées, dix ou douze l'approchant déjà, à des distances qui, relativement à la route jusque-là parcourue, différaient de peu.

Et elle offrait à leurs vagues vivantes la gemme de ses escaliers ; et il semblait que frémissaient les ailes d'or des Séraphins et du Griffon, du Taureau et du Lion, de l'Aigle et de l'Ange, les ailes de porphyre rouge des Kérubs et des Sphinx, les ailes de marbre vert de Garuda ; que les élytres d'or du Scarabée allaient se soulever pour libérer la gaze irisée des ailes, que le Phénix d'argent, renouvelé aux flammes d'or de son bûcher de bronze, allait essorer;

l'Agneau d'argent se lever pour que l'homme pût ouvrir le Livre de bronze et le livre aux sept feuillets que marquaient les sept Sinets d'or scellés d'or ; la Colombe d'argent quitter le Calice d'or pour s'abattre sur la terre; le Sage se dresser sur le Lotus, et le Divin descendre de la Croix, toutes plaies closes.

Et les sept feux de la Lampe de cuivre haletaient, comme émus au souffle d'un être qui va parler.

Il parlera en effet.

Par la bouche de Baal, il dira la Puissance, et par la bouche d'Isis il dira la Science ; par la bouche du Buddha il parlera de Volonté, et par la bouche du Christ il parlera d'Amour.

Et au cœur de la pyramide il parlera par le Silence.

AUGUSTIN CHABOSEAU



PHÉNIX

Parfois ma bien-aimée est comme l'alouette
Qui monte, le matin, de la plaine muette,
Et chante, aux sources d'or d'où s'épanche le jour,
    Un chant de triomphe et d'amour.

J'oublie en t'écoutant la chaste Philomèle ;
Tu fais étinceler des diamants comme elle,
Et tu donnes une âme au silence des bois,
    Que semble illuminer ta voix.

Mon amie est souvent un cygne plein de grâce,
Dont le beau vol de neige émerveille l'espace,
Et qui, dans le lac bleu, vient goûter un sommeil
    Bercé par l'onde et le soleil.

N'es-tu pas comme l'aigle aux ardentes prunelles
Qui, baignée en un flot de clartés éternelles,
Contemple impunément le triangle de feu ?
Tu palpites aux pieds de Dieu.

Mais, parce que ton cœur est toujours solitaire,
Tu ne ressembles point aux oiseaux de la terre ;
Tu ne saurais verser les trésors de ta foi
Dans une âme digne de toi.

Qui froissera jamais les roses de ta couche ?
Qui pourrait, sans mourir, entendre de ta bouche
La musique des lents et suaves aveux ?
Qui baisera tes beaux cheveux ?

Au pays de l'encens, du nard et de la myrrhe,
Voici que le Phénix impatient soupire
Après l'heure où son corps doit périr consumé ;
Lui non plus n'aura point aimé.

Un héroïque amour de sa forme future
Fait qu'il salue ainsi sa prochaine torture :
« Viens me purifier des souillures du temps ;
Jaillis, ô flamme, je t'attends. »

O radieux Phénix, je comprends ta tristesse.
Rien ne te guérira de l'amour qui te blesse ;
Car, seule de sa race en un monde trop vil,
Ton âme y souffre un dur exil...

Mais, lorsque mon regard au fond du tien se noie,
Ne sens-tu pas ton cœur attendri par ma joie,
Et ne trouves-tu pas je ne sais quelle paix
Dans le bonheur que tu me fais ?

MAURICE BOUCHOR



LA RÉDEMPTRICE

(Fin.)

L'amour, créateur des mondes, se manifeste par deux puissances, la Croyance et la Prière, les deux suprêmes énergies de la Volonté. Celui en qui vit la prière marchera, vêtu de joie, sur les sept Sphères, et SA CHAIR SE FERA VERBE. La Prière est l'action de la Volonté sur le monde. Elle dirige les forces, commande aux éléments; elle manie les foudres connues des seuls Voyants. Mais ceux-là seuls possèderont la Prière au sanctuaire de leurs poitrines, qui accompliront le quadruple devoir annoncé par le Sphinx : Savoir, oser, vouloir, se taire. Ceux-là, la Prière les guide, de son fulgurant éclat, dans le sombre temple du mystère. O frères de mon élection, aimez, croyez, priez ! Vous êtes vingt et un, et nous sommes vingt-deux. Il est vingt-deux Arcanes. Unissez-vous dans l'amour, et vous serez la chaîne qui attachera au monde le Signe que j'apporte, en mes mains vouées. Car l'humanité est conduite vers ses fins par la vertu des Signes qu'elle ignore. »

Pendant une pause, le visage de la révélatrice s'abîma dans une héroïque angoisse. Un combat mystérieux se livrait aux profondeurs de son silence. Une intuition aigüe me traversa le cœur comme un coup d'épée : il nous sembla que les souffles du soir nous apportaient, du cœur de l'Invisible où se conserve tout ce qui fut, la totale compréhension de cette indicible douleur dont fut témoin, sous le voile d'un soir pâle, le solitaire jardin des Oliviers. Ah ! toute la majesté d'une angélique souffrance auréolait la beauté de cette créature. Aux lueurs des étoiles, les

nuances infiniment subtiles de sa chair s'étaient effacées. Nos regards ne percevaient que le velours noir des yeux parmi la blancheur assombrie du profil, dont le pur dessin, superbe au nez *légèrement* aquilin, audacieux à la bouche, souverainement fort au menton, se découpait dans une gloire dorée baignant la chevelure. Ce fut la durée d'un envolement d'aigle. Le triomphe de la volonté revêtit de splendeur cette noble tête, et ces mains, ces mains d'apparition...

— Voici venir l'heure où vous ne me verrez plus. Frères donnez vos fronts, que mes mains y appellent la caresse de la vie, la clémence de la mort et l'emprise de l'éternité. Adieu, cœurs aimés, cœurs humains que la douleur a lavés de ses ondes corrosives. Que ne m'est-il donné d'effacer à jamais les blessures passées? Que mon sang soit l'eau lustrale, l'eau vive, dont vous sortirez pénétrés d'invincible espérance! Adieu cœurs rénovés! Je bénis en vous des Orients rosés où surgit le soleil de l'universel amour.

« Vous êtes de belles pensées de la terre, de cette terre qui est une belle pensée de l'Éternel. Adieu, terre où je passe! Puisse ma trace demeurer sur tes flancs, lumineuse comme un phare indiquant le port à tes enfants meurtris! Adieu terre où je vins souffrir! Puisses-tu dresser sur ton horizon le Signe vivifiant que j'ai mission de te révéler: arrosé de mon sang comme s'il était arraché de mon cœur!

« Adieu terre! tu parais une patrie souillée: sur ta face, le génie est bafoué, le juste déchiré, le faible écrasé, la beauté insultée, les dieux blasphémés. L'écho de tes montagnes renvoie aux saintes étoiles la clameur du poète étouffé, du saint flagellé, de la vierge violée, du pauvre affamé. Tu es pourtant, terre, une chaste patrie. Tu nourris des âmes de dévouement. Je te salue dans tes prophètes, dans tes victimes, dans tes martyrs. Tu es une noble patrie.

Car à ceux qui naissent sur ton sol tu peux donner la couronne du génie, de la beauté, du sacrifice et de la douleur. L'héroïsme de quelques-uns de tes fils intercède pour toi dans l'Invisible ; et moi, avec mes FRÈRES mystérieux qui moururent en croix, j'appellerai, de mes mains blessées, l'influx de la Lumière incréée sur ton sein épanoui. Adieu, fleur de l'infini dont j'apporte les parfums aux pieds de Dieu ! »

∴

Le lendemain de cette soirée, nous n'essayâmes pas de LA chercher. Nous savions son apparence abolie. Nous échangions des regards d'une sereine tristesse. Ah ! c'était pour nous que sans doute, en quelque désert, SA chair adorable souffrait. Hélas ! notre âme commune, l'âme même de nos vingt et une formes, avec quelle volupté nous l'aurions offerte à d'infernaux tourments pour sauver un cheveu de sa douce tête ! Nous ne la voyions plus, mais sa présence vivait en nous comme un astre de force.

Nous errions, âmes en joie et en peine, sur le sable de la grève.

Or ce fut le troisième matin.

Nous vîmes, oui, nous vîmes, de nos yeux déssillés, de nos yeux de Voyants. Le soleil se levait sur la mer, un soleil vaporeux et doré. La plaine des vagues tranquilles s'étalait, immensité d'or pâle qui se volatilisait à l'horizon vers la voûte légère du ciel. Sur le disque rutilant et lointain de l'astre, oh ! vision de terreur... Oh ! sa belle tête penchée vers l'épaule, blémie par la douleur ! sa chevelure, mante de deuil fluant vers ses pieds exangues ! Et son corps, ce corps admirable, cloué sur une croix, blessé, brisé, taché de sang pâle, défaillant sous les coups de la torture et de la mort !...

∴

Lentement la cruciale apparition s'abîma dans les flots.

Maintenant, dans sa solennelle ascension au zénith, le cercle entier du soleil émergeait, flamboyant d'or rouge.

Et ce fut une seconde vision.

Inscrite dans le disque affleurant l'horizon marin, parut une majestueuse étoile d'argent à cinq pointes, comme une pièce d'un blason de mystère. L'étoile avait une pointe en haut, deux en bas, une à droite, une à gauche. Et sur ce Signe ELLE saillissait, verticale, tendant horizontalement vers les deux pointes de l'étoile ses mains merveilleuses. Et le soleil se faisait l'auréole de sa chair glorieuse, de sa nudité sacrée. Sa tête, — ah ! si lumineusement belle dans sa chevelure de nuit, — sa tête se dressait, irradiant le triomphe, embrasée de ses regards vers ce ciel dont elle possédait tous les arcanes, vers cet infini des mondes, son éternelle patrie.

Étoile du divin bonheur...

∴

Et depuis lors, je vis, je marche, passant nostalgique de cette planète ; et j'attends toujours, j'attends...

ÉMILE MICHELET





CRITIQUE ESTHÉTIQUE

LES ARTS PLASTIQUES

Le Salon de la Rose ✝ Croix. — L'exposition due à l'initiative de MM. Péladan et Antoine de La Rochefoucauld montre cinq ou six belles œuvres, — ce qui suffit à la rendre digne de respect, — et un ensemble d'efforts intéressants.

Tout d'abord, il faut mettre de côté les anciens et les déjà connus, comme les peintres Desboutins et Hodler, et le statuaire Jean Dampt, et les nouveaux venus qui arrivent avec une manifestation puissante, comme l'architecte Albert Trachsel et le peintre Carloz Schwabe.

Ceux-ci tirés de la masse, envisageons l'ensemble : Que s'en dégage-t-il ? Une aspiration tourmentée à un idéal nouveau : des recherches pas toujours heureuses, mais souvent intéressantes, et affirmatives d'une renaissance prochaine.

Le grand malheur, c'est que chez la plupart de ces artistes, on ne sent pas des ouvriers honnêtes. On respire une peinture réthoricienne. C'est que, derrière quelques maîtres, sincères et forts, une multitude d'élèves surgit, insincères et faibles. Dans les arts plastiques comme dans les arts littéraires, s'élance une rhétorique de mystériosité qui remplace la rhétorique naturaliste de la médiocre génération précédente. Trop souvent ce mysticisme n'est pas la floraison spontanée d'une âme, la vision sincère d'un tempérament ; c'est un surgeon jailli de préoccupations méprisables de mode et de snobisme. Puis, sous prétexte de renouer la tradition des augustes Primitifs, ces messieurs négligent vraiment trop d'apprendre le métier de leur art, ce qui leur retire tout don d'expression.

Ces réserves faites, quelles sont les influences qui dominent ce salon de jeunes ? Les maîtres contemporains qui furent des solitaires généralement dédaignés y règnent : Puvis de Chavannes, Gustave Moreau, Félicien Rops, Monticelli et aussi l'école des luministes,

Il faut féliciter les organisateurs de cette exposition de ne pas s'être montrés, dans la réception des œuvres, aussi étroits que l'annonçait le programme rédigé par M. Péladan. Assurément, celui-ci avait grandement raison de repousser comme n'ayant pas d'existence artistique la peinture d'histoire, illustration de manuels à la Delaroche, les sottises patriotiques à la Detaille, la peinture anecdotique et autres niaiseries de ce genre, où s'épanouit la bêtise des peintres. Mais bannir le paysage et les marines, c'est une étroitesse qui heureusement n'a pas été admise dans la pratique. Car le paysage et la marine ont fourni en ce siècle d'admirables morceaux lyriques.

Après les considérations générales, un coup d'œil sur les œuvres.

L'homme qui me paraît dominer cette exposition, c'est l'architecte Albert Trachsel. Son art a trois faces : 1° l'architecture réalisable bien que toujours lyrique ; 2° l'architecture de pur rêve, trop féerique, trop conceptuelle pour pouvoir quelque jour se dresser, façonnée dans la pierre, sur le sol terrestre ; 3° un art visionnaire, mêlant l'architecture, la peinture, la poésie et la musique.

Cette architecture se différencie des architectures jusqu'ici familières à l'Occident, en ce qu'elle prend sa source dans l'abstraction pure, dégagée de toute influence ethnographique. C'est là un retour à l'architecture telle que la concevaient les civilisations plus avancées que la nôtre, comme celle de l'Egypte et des débris de l'Atlantide restés au Mexique antique. Cette architecture emprunte ses formes à l'astronomie, aux rythmes des corps dans l'espace. Par là, elle se rapproche de l'art avec lequel elle doit présenter le plus d'analogies : la musique. Je ne saurais trop admirer comment M. Trachsel, ignorant les signes occultes, a intuitivement donné pour principe à un *Temple de l'harmonie* le signe du Macrocosme, et s'est ainsi rencontré avec la Table d'Emeraude.

Cette architecture serait froide si l'artiste n'y insufflait une grande intensité d'émotion. Puis, il s'inspire de la figure humaine, qu'il transpose très heureusement dans les masses de pierres. Ainsi, la *Marche au supplice*, et surtout le *palais de la douleur* sont d'une poignante humanité monumentalisée. Mais sur quel sol se dressera jamais un monument comme le *Temple de l'être*

des êtres, écrasant et opprimant, ou ce *Palais des extases* d'une frémissante élégance ?

Avec des planches comme *un Regard dans l'infini* et *la Sirène*, M. Trachsel pénètre dans une architecture de rêve, mystérieuse et hallucinante, ou d'apocalyptiques animalités se transmutent en types architectoniques. Ce *Regard dans l'infini* : une sorte de sphynx dont le corps est un palais d'une chaleureuse beauté, lance de son œil un rayonnement dans lequel vont évoluer des mondes et des formes.

Enfin, délaissant les formes architecturales, M. Trachsel exprime par l'aquarelle ou le dessin des visions arrachées au Mystère, des frémissements d'âme revêtant dans l'astralité des formes extranaturelles. Embryons de mondes, possibilités d'êtres, virtualité de créatures, manifestations de larves, tout cela se joue parmi les voluptés de colorations et les désespoirs de lignes. Ainsi la *Libellule*, ainsi cet étrange *Clair de lune* où serpente une apparition de ville-fantôme dans le scintillement d'une lumière très bleue.

Mais c'est surtout dans les planches comme l'*Andante* et le *Scherzo* que M. Trachsel atteint à la grande et profonde beauté, en accomplissant une transposition d'art et en exprimant par les arts du dessin, l'émotion musicale. Cette figure de femme de l'*Andante*, dessinée simplement à la mine de plomb, dégage un charme douloureux.

M. Carloz Schwabe expose une série de dessins rehaussés d'une grande beauté. Il a subi l'influence des vieux maîtres allemands, et il est vraiment un artiste ingénu, qui tout en dédaignant les habiletés vulgaires, a profondément étudié son métier. *L'Art et l'Idée* est une noble page.

M. Grasset a envoyé une scène mauresque attestant un sentiment décoratif très rare.

M. Knoff possède le sens de la perversité. Il a beaucoup étudié Rops, mais son art est factice.

Les *Ames déçues* de M. Hodler, un groupe de vieillards affaissés sur un banc, ont un accent âpre et douloureux. J'avais remarqué, au dernier Salon du Champ-de-Mars la *Nuit* de M. Hodler. Cet artiste a une vision amère et farouche dont j'aime l'énergie. C'est un peintre d'enfer, un Barbare véhément qui se lamente sur la misère humaine.

Il faut respecter en M. Séon un chercheur qui n'a pas encore trouvé. Ses études, procédant de Puvis de Chavannes, montrent un dessinateur épris de synthèse qui sans doute se manifestera un jour plus complètement. Mais ses allégories sont plates et sans dessous mystérieux.

C'est là le sort de la plupart des allégories exposées à ce Salon. Elles n'ont aucun pouvoir. Pour faire un bon morceau de peinture, il suffit d'être un bon ouvrier. Pour créer une allégorie puissante, il faut d'autres dons.

Le triptyque de M. Maurin, l'*Aurore*, est confus, et pas beau, mais il atteste des recherches de dessins intéressantes.

M. Too Lop expose une vision touffue de colorations éclatantes; du Monticelli Maeterlinké, très amusant à l'œil, dirait-on en argot d'atelier.

∴

Passons à la statuaire.

M. Jean Dampt, dont j'aime la sensibilité profonde est représenté par trois envois. Une *Virginité* en ivoire d'un travail exquis. Un corps de jeune fille mûr pour l'amour, ayant depuis longtemps franchi la puberté, se tord sur un lit, un lys à la main. C'est une virginité qui brâme vers sa perte, dans un mouvement de gracieuse volupté. Gracieuses aussi les têtes d'enfants de M. Dampt.

M. Vallgren emprunte des mouvements à Rodin. De M. Charpentier, une *Fumée d'encens* décorative, deux corps de femme s'enlevant dans la fumée. De M. Rambaud la *Pensée* représentée par une tête de femme en bronze d'un accent calme et grave.

Il faut saluer en M. Félix Valloton un xylographe possédant toutes les ressources d'un art blessé par les procédés industriels d'aujourd'hui. Ses bois sont d'un artiste sincère et savant qui réjouit les rares amateurs.

Telles sont les œuvres qui nous agréent dans ce Salon, qui, malgré ses faiblesses et ses trop nombreuses insincérités, apporte une preuve nouvelle de la fermentation de renaissance qui tourmente l'art actuel en toutes ses expansions.

EMILE MICHELET

LES ARTS LITTÉRAIRES

L'Heureux village, par Antony Blondel. — Cet écrivain est une âme tendre, exquise. Lisez, à la fin de l'*Heureux Village*, les pages dédiées aux diverses provinces de Frances que l'auteur a connues. Il y a là une sincérité de ton, une douceur attendrie qui vous pénètrent. Tout le volume, d'ailleurs, est plein de charme. Une double idylle paysanne dans l'Artois. Ces paysans s'expriment avec une grâce qui n'existe sans doute pas dans la réalité. Mais cette prétendue réalité, qui donc la connaît? Chaque homme en a une vision différente, et la vision qu'en a M. Antony Blondel est juste, car elle est imprégnée de tendresse. E. M.

*
* *

Le Miroir des légendes, par Bernard Lazare. — Presque tous les jeunes écrivains du néo-idéalisme ont subi l'emprise de Villiers de l'Isle-Adam. M. Bernard Lazare, lui aussi, a subi l'envoûtement de ce prestigieux génie. Mais, tout en tenant de Villiers la solennité du verbe et quelque certitude idéiste, M. Lazare montre sa personnalité très différente. Qu'on se figure un artiste qui serait un rabbi subtil et insidieux, et farouche aussi, ayant hanté les Kabbalistes et les Gnostiques et vibré surtout aux barbaries de la Bible exotérique.

Ces pages très colorées mettent en action, dans des décors d'une somptuosité très variée, des propositions qui ressemblent à de métaphysiques mots de la fin. Il s'en échappe des aromes violents, qui donnent des malaises. Tout ce livre est d'un art oppressif. Dans plusieurs de ses contes, l'auteur vous emmènera, de vive force, vers des paysages de détresse, des sites maléficiés. Sous le manteau pompeux de son style, vous découvrirez un esprit véhément et dur. Si vous le suivez dans l'*Agonie des esprits,* celui des contes où il s'enfonce le plus profondément dans le mystérieux, il vous emportera vers ces remous de l'astralité où l'on ne pénètre pas sans angoise. Notons dans ce conte l'étude très juste d'une « sortie volontaire de corps astral » opérée par un initié après une méditation de deux vers dorés de Pythagore.

Remarquons aussi que M. Bernard Lazare écrit en langue française, — ce qui constitue, au milieu des habitudes patoisantes de la littérature contemporaine, une grande rareté. Il a la

recherche du mot pris dans son sens unique et exact et on trouve en lui un ouvrier respectueux de la parole. E. M.

*
* *

Baisers d'ennemis, par M. Hugues Rebell. — Une notation fine des sensations d'un jeune homme dans ses premières expériences de la vie. Ce jeune homme appartient à cette classe, assez nombreuse aujourd'hui, de natures affinées et sensibilisées dont le développement est inharmonique. Toutes leurs énergies se sont amassées dans une sensibilité intellectuelle, et la volonté chez eux s'est atrophiée. Leur vie intérieure, qui seule importe, ne peut atteindre à une intensité suffisante pour les armer contre la vie extérieure. L'intérêt du livre consiste dans ces notations justes d'états d'esprit et surtout d'aspirations de la jeunesse actuelle prises sur un type qui n'est pas sans élévation. E. M.

LES ARTS MAGIQUES

Les Grandes Légendes de France, par M. Edouard Schuré. — L'auteur des *Grands initiés* est un maître dont toute manifestation doit être saluée à priori. En tout ce qu'il a écrit, on sent si évidemment l'homme pour qui la pensée est sainte, l'homme respectueux de la mission d'écrivain. Qu'il promène le flambeau de son exégèse à travers les beautés mystérieuses du drame wagnérien, soit à travers le rêve que nous léguèrent les prédestinés conducteurs de races, soit à travers les trésors voilés des grandes légendes, il est toujours le même esprit qui suit logiquement sa voie. Dans les *grandes Légendes de France*, il a mis au jour les plus profonds secrets qui gisent en l'âme de la race celtique. De ses yeux de Voyant, il a pénétré l'esprit vivant sous la lettre fruste des traditions. Cette œuvre de reconstitution exigeait beaucoup d'amour, autant qu'en prodiguait Jules Michelet dans ses résurrections du passé.

L'Alsace, le mont Saint-Michel, la Grande-Chartreuse, la Bretagne, ont offert à l'intuition de M. Schuré leur quaternaire d'énigmes. Il en a trouvé la solution. Il y a vu tout ce que l'âme celtique a mis d'aspirations profondes et d'héroïque tourment dans ces légendes mutilées.

De ce livre, écrit avec force, surgit, long-voilée, l'âme celtique,

paissant le troupeau de ses purs et intenses rêves. Nous en qui elle versa son influx, nous ne pouvons, sans un battement de cœur, la voir ainsi paraître. Et nous interrogeons son destin. Assurément, nous la sentons venir, non seulement dans le livre de M. Schuré, mais dans la renaissance de l'art et de la pensée qui nous environne. Mais est-ce là son dernier effort, est-ce son cri suprême, ou bien est-ce le prélude d'une manifestation nouvelle et puissante? Dans cette France qui se vante d'être une patrie, elle fut étouffée, la mélancolique rêveuse, par l'esprit politique des Latins, par la barbarie franque, et maintenant par l'astuce sémite. Elle est restée solitaire et fière, méprisant la domination de races qu'elle sent inférieures et plus habiles. Elle ne peut donner au monde que des poètes et des héros. Elle a, comme le barde en qui s'incarne son génie, comme le grand initié Myrdhin, ces deux forces : la harpe et l'épée. Et, si ses actuelles inquiétudes ne sont pas les spasmes de son agonie, qui sait si ce n'est pas elle qui donnera demain au monde l'idéal qu'il attend pour en vivre? E. M.

*
* *

La Kabbale, par Papus. — La Kabbale ne peut être vulgarisée. Elle est la plus profonde perception du Mystère, et seuls peuvent atteindre à cette perception des esprits d'une puissante envolée. Mais nous croyons que M. Papus a grandement raison quand il pense qu'on peut tout publier, parce que seuls comprendront ceux qui doivent comprendre.

Le livre de M. Adolphe Franck sur la Kabbale est conçu sur le plan de la critique universitaire. Celui de M. Papus fait suite à celui-là. Il ouvre à l'étudiant la porte de l'ésotérisme de la Kabbale. Les principes fondamentaux y sont exposés avec cette lucidité et cette précision que l'auteur apporte à tous ses ouvrages. Le maniement de l'alphabet hébraïque et de ses combinaisons numériques, le symbolisme profond des noms divins et la théorie merveilleuse des Sephiroth y sont expliqués avec autant de pénétration et de clarté que possible. La troisième partie du volume comprend une bibliographie des ouvrages traitant de la Kabbale.

E. M.

*
* *

Comment on devient Mage, par J. Péladan. — Que, d'après son titre, l'on ne se méprenne point sur le plan et l'idée de ce

traité de morale. L'auteur le déclare expressément; il a négligé, à dessein, le beau décor dont il se pare ordinairement; il a pris le ton d'un conseiller, d'un amical maître, parlant au jeune homme contemporain. Il n'a pas fait œuvre d'occultiste scientifique, et considère les connaissances hermétiques comme de l'érudition sans rapport avec sa méthode d'automagification ou sublimation de l'homme. Ce qui frappe tout d'abord (disposition typographique à part) c'est le parallélisme de cette méthode et de la doctrine catholique, parallélisme et non similitude, car la prépondérance passe du plan animique au plan intellectuel : le saint devient le mage, et la prière, une idée. La doctrine de la perfection chrétienne est remplacée par celle de l'ascèse platonicienne, méthode d'orgueil et d'entraînement, destinée à faire *naître* le disciple à la personnalité, à le revêtir de cette puissance d'ipséité qui sera pour lui comme une armure adamantine. Cette ascèse magique dégagera, en le développant, le don de notre nature, comme l'alchimiste sépare l'or de la matière vile. L'homme arrive ainsi à la pureté, à la noblesse, la vraie gloire. « Le commerce avec les grands morts, la méditation des livres testamentaires de la puissance magique... la force de toute force, c'est l'adhésion au plan divin. » On voit la conséquence de cette méthode. Pour devenir pur, conséquemment fort, il faut se réfugier en soi-même, seul devant Dieu et les Génies, tendu par une sorte d'ataraxie. Celui qui vit d'après le Juste se rit des opinions locales ou nationales, car le sentiment humain dépasse infiniment le sentiment patriotique (1).

Si les temps sont mauvais, si les incapables et les injustes commandent, les nobles esprits se retirent, non pour mélancoliquement suivre la voie, qui leur apparaît la vraie, mais parce que leur devoir est la rébellion. Voici la cause et l'explication des violentes sorties contre la patrie, qui apparaissent à chaque page du livre de M. Péladan ; ces exécrations ont fait voir rouge à la superficielle critique journaliste : quand on en comprend la genèse, elles effrayent beaucoup moins. Elles peuvent d'ailleurs se réduire toutes à ce commandement : « Je te fais renier la cité, parce que la cité renie Dieu. » Telles sont les idées directrices de ce beau et utile traité qui fourmille d'idées et de formules admirables, et auquel on ne peut reprocher, à notre avis, que quelques traits discordants et un peu de désordre.

LÉON BALZAGETTE

(1) A rapprocher de l'audacieuse déclaration qu'un écrivain, non suspect celui-là, M. Camille Flammarion, faisait dernièrement à l'*Echo de Paris* : « La science n'a pas de patrie, surtout pour les astronomes, *qui considèrent la patrie comme un sentiment inférieur et barbare.* »

Le Gérant : Augustin CHABOSEAU.

TOURS. IMP. E. ARRAULT ET Cie, 6, RUE DE LA PRÉFECTURE.

ESQUISSES ET PORTRAITS

LES DESSINS DE LÉONARD DE VINCI AU MUSÉE DU LOUVRE

« Il n'est pas un trait de ce dessinateur inouï qui ne soit suggestif et qui ne fasse penser. »
J. Péladan.

Il a été donné à l'Artiste dont le nom est en tête de ces notes d'imprimer à ses moindres créations un cachet de profondeur qui fait de chacune d'elles un merveilleux chef-d'œuvre pour l'artiste, qui admire la forme, et pour le penseur, qui cherche sous la ligne l'idée. Ses dessins, qui sont épars dans les Musées d'Europe, font pénétrer, je dirais presque, autant que ses tableaux, dans l'intimité de sa pensée. Ils expliquent ses grandes œuvres, les commentent, en montrent la genèse et la filiation. Leur caractère — de dessins — les rend plus propres que des toiles à fixer un rêve, une aspiration, à saisir un détail de physionomie ouvrant tout un horizon moral. Le Louvre expose une douzaine environ de portraits et d'études de Léonard : ce n'est point le catalogue de ces pièces que nous nous proposons d'établir, mais quelques idées générales sur leur auteur. Chacun de ces dessins exprime *en raccourci*, une face différente de son génie ; nous essayerons, en les passant en revue, d'en extraire quelques-unes des conceptions de Léonard de Vinci.

Le plus important de ces dessins est un portrait de la marquise Isabelle d'Este, dont le buste est vu de trois

quarts et la tête de profil. Les cheveux réunis en masse compacte tombent sur le cou et les épaules en encadrant le visage. Un bandeau ceint le front haut et bombé ; l'œil est vif et intelligent ; la bouche aux lèvres minces, spirituelle ; le cou long et dégagé est à moitié caché par les cheveux ; les doigts sont fins et fuselés. Cette jeune Florentine est un des nombreux exemplaires d'un type que l'artiste recherchait avec ferveur, celui de la femme à la grâce spirituelle et perverse. Une autre d'Este, Béatrix, a son buste au Louvre. Elle a le même grand air que sa parente, cet air de suprême noblesse qui est l'apanage de la Princesse et de la Femme du monde, au sens que Balzac et d'Aurevilly attachaient à ce titre. D'ailleurs les modèles de Vinci, princesses et grandes dames ont tous un air de famille qui est la marque du temps et de la race. Le moindre de ces portraits fait pénétrer dans la vie de l'Italie du xve siècle, mieux que ne le ferait une chronique ou un volume d'histoire. Ils nous expliquent notamment les œuvres mystiques de Dante, qui sont d'une grâce si subtile. L'allégorie constante du *Convito*, de la *Vita nuova* rebute le plus souvent le lecteur ; mais combien ce mysticisme amoureux a de saveur, lorsque le sourire des femmes de Vinci vous y fait pénétrer ! Comme elle paraît autre chose qu'un pâle fantôme, cette Béatrix « devenue sainte sans cesser d'être l'objet d'un culte amoureux ! » Ils nous donnent accès, ces portraits, dans l'esprit de la femme présidant les cours d'amours, protectrice des arts, immortalisée par les poètes, et posant pour les artistes. Toutes ces patriciennes, aux membres graciles et élégants, au charme si pénétrant et si énigmatique, personnifient cette époque admirablement artiste et raffinée, et en même temps si barbare et si dissolue. On admire, dans un palais, la main d'une princesse qui est un chef-d'œuvre de la nature, affiné par la race ; et

plus loin on détourne sa vue d'une bande de condottieri, pratiquant au sac d'une ville les pires atrocités : près de la *Vierge et Sainte Anne*, le *Condottière* d'Antonello de Messine. Les femmes de Léonard font pressentir ces contrastes par leur inquiétant visage à la fois mystique et pervers. Elles semblent si intuitivement intelligentes qu'elles effraient ; on les sent capables d'un crime comme des plus sublimes vertus. La trop grande intelligence chez la femme engendre le plus souvent la perversité ; elle la rend *amorale;* c'est-à-dire qu'il y a défaut d'équilibre entre sa féminité et sa raison.

Cependant, de même qu'il a figuré en son *Saint Jean*, un type d'homme complet, Léonard a, dans plusieurs portraits, donné son idéal de la femme, notamment dans la Vierge de *Sainte Anne, la Vierge et l'enfant Jésus*, et dans un profil incliné de jeune femme qui est aux Uffizzi. Il est impossible de rêver type féminin plus savoureux, plus chaste et plus passionné, d'un charme plus subtil et plus enveloppant que ces deux profils. Ces femmes répandent autour d'elles comme une atmosphère de féminité. L'œil invinciblement fasciné croit les voir au milieu d'un nuage d'encens que tous les passionnés de ce type suprême auraient amoureusement brûlé en hommage à ces adorables femmes ! Ces portraits nous font songer à ce que devaient être, et Diotime, l'étrangère de Mantinée, savante dans les choses de l'amour et Théano, disciple, plus tard épouse de Pythagore, et Hypathia, l'Alexandrine jugée digne de succéder à Plotin, ces femmes aux cœurs insondables, nobles incitatrices de grands desseins. C'est là l'expression la plus intense qui ait jamais été rendue ; Vinci, lui-même, n'est pas allé au-delà.

De ce buste grand comme nature, passons à une petite tête de jeune homme, vue de trois quarts ; elle frappe tout

d'abord par son étrangeté. La chevelure est énorme, les yeux démesurément grands, le nez et la bouche très fins. Il y a tout un monde dans cette petite figure ; on sent qu'un rayon d'infini l'habite. C'est une de ces têtes de rêve, dans lesquelles Léonard incarnait ses conceptions en créant des entités. Nous ne saurions mieux la comparer — cette tête incomparable — qu'à une curieuse statuette babylonienne qui est également au Louvre. Ce sont les mêmes yeux immenses réfléchissant le mystère, le même aspect irréel. On voit que l'artiste a intentionnellement exagéré les traits humains pour leur donner une expression surhumaine. Ce jeune homme inoubliable pour celui qui a une fois saisi la vie et l'intelligence qui s'en exalent, nous montre un Léonard sans cesse au pourchas d'une expression plus élevée, plus subtile, plus complexe, et apportant à cette recherche sa science profonde du corps humain. Il montre en lui plus encore le penseur qui *voyait* avec une lucidité extraordinaire, que l'artiste qui était sublime.

Ce qui fait l'universalité de ce génie, c'est sa conception du monde. Bien qu'il fût catholique, son œuvre est une rupture avec la tradition dualiste chrétienne. Il se sert du corps pour rendre la splendeur de l'âme, ou plutôt il ne fait qu'*un* des deux principes. C'est qu'avec amour, il sentit battre, comme pas un, le grand cœur de la Nature, de cette Nature qu'avait anathématisée le moyen âge. Il vit bien que la force vitale de l'homme et de l'univers n'était que l'Esprit universel, et que l'âme n'était pas en raison inverse du corps. Il a eu dans la Science, — au sens où il l'entendait, — une confiance immense, illimitée, et nous devons, pour cela, à ce Héros et à ce Précurseur nos hommages enthousiastes.

Les deux têtes de jeunes hommes aux longs cheveux bouclés, l'une couronnée de lierre, l'autre coiffée d'une

calotte, représentent l'éphèbe florentin du xv° siècle. Elles ont la même expression pleine de noblesse, la même empreinte de grâce et d'énergie ; elles respirent la plénitude de la vie, indice d'une âme forte et fière. Léonard a modifié en eux le type éphébique grec. L'éphèbe grec est beau comme son Dieu, Apollon ; c'est là son principal caractère. Les beaux jeunes hommes, à tournure androgyne, que l'on voit, à travers les Dialogues, avides de recueillir la parole harmonieuse de Platon, sont tendres comme des jeunes filles et mobiles comme des enfants. Le jeune homme de Léonard a une expression de sérieux et de confiance en soi, qui lui donne au contraire l'air mâle ; il a l'œil fixe, le menton autoritaire, et un vague sourire de supériorité erre sur ses lèvres : ce qui n'empêche qu'une grande douceur ne soit répandue sur sa physionomie. Ce front couronné, est-ce celui d'un noble, d'un poète, d'un triomphateur ? Ou bien uniquement celui *du jeune homme ?*

Voici trois faces de vieillards aux rides accentuées ; l'une est nettement une étude d'anatomie faciale ; dans les deux autres, moins techniquement étudiées, Léonard a réussi à exprimer l'âme sénile. Le mystère auguste de la vieillesse est profondément empreint sur ces visages ravinés. Les passions refroidies, l'âpreté des contentions vitales, l'austère résignation d'une âme cahotée par la vie, et la grave appréhension de la fin prochaine, se lisent dans ces yeux à l'éclat amorti. La mort a déjà envahi à moitié ces visages, et, à les regarder longuement, le rictus, — le sceau de l'Immortelle Railleuse — paraît cripser les lèvres minces !

(*A suivre*). Léon Bazalgette.





LES DEUX RAMEAUX

(*Texte breton*)

I

Ann de m'on et pell ouz ma bro (1),
D'ann oll'meuz laret kenavo.

Hag o tremen ouz ar vered
Da droad ar groaz on daoulinet ;

Eur garlantez spern ha lili
Am euz boutet en douar pri,

Eur boudik-spern, 'vid he gempenn
Staget tro-a-zro lili gwenn ;

Pedet 'm euz ann otro Doue
(Ma glev Doue pedenno-ze) :

— Honnez a dalc'h ma c'halon baour,
Ann Anko ra dai d'am sikour

Evid ann anken d'hi starda,
Eur wech ma ve d'ei d'am ankoua !

Evel eur sparl e rod ar c'har
Treuzo boud-spern kalon digar.

Ha mesk lili gwenn hec'h ine
D'ober hi foan chomo noz-de !

Ha r'c'hoarvefe d'in kement all !... —
Diwalled ouz pedenno fall.

Rok oe dizec'het ar boud glaz
Na gwenvet lili 'troaz ar groaz,

(1) Ces vers bretons du barde Quellien, tous nos lecteurs pourront en percevoir, par la traduction en regard, la beauté de la conception. Malheureusement, les celtisants seuls pourront apprécier la beauté de l'expression, réalisée en cette langue ancestrale, plus énergique et plus poétique, en cette langue celtique à laquelle ce poète est demeuré noblement fidèle. N. D. L. R.



LES DEUX RAMEAUX

(*Traduction*)

I

Le jour où je m'en allai, loin de mon pays, — j'ai dit l'adieu à tous ;

Et en passant devant le cimetière, — au pied de la croix je me suis agenouillé.

Une couronne faite d'épine et de lis, — je l'ai plantée là dans la terre glaise,

Une branche d'épine, ornée — de lis blancs attachés tout autour ;

Et j'ai prié le Seigneur-Dieu — (si Dieu peut écouter ces sortes de prières) :

« Celle qui tient mon pauvre cœur ; — je souhaite que l'Anko (1) me vienne en secours.

« Et qu'il l'étreigne d'angoisse, — si elle doit jamais m'oublier !

« Comme un épieu dans les roues d'une charrette entravée, — que ce rameau d'aubépine traverse alors son cœur sans amour,

« Et que son âme, retenue au milieu de ces lis blancs, — y reste à faire sa pénitence nuit et jour !

« Et qu'un sort semblable m'attende moi-même !... » — Craignez de telles imprécations.

Avant que fut desséchée la branche d'épine verte, — ou flétris les lis, au pied de la croix,

(1) La Mort ou Ange-Noir qui la précède, dans la légende bretonne.

Troaz hi fenn d'ar plac'h iaouank :
Goelet am euz, 'vel ruill ar stank.

Ma dousik-koant am boe gwestlet,
Ha d'ann Anko z-eo dimezet ;

E bered hon farouz breman
A gousk hec'h hunik divezan.

II

O vond en hent, hep tra da frealz ma c'halon,
Troc'hiz oud boud ivin e ti ann anaon.

Bar ivinen koantik, c'houez vad at euz losket
Vel louzon war gouli d'ar paour kez divroet !

Pa sav ann nec'hamant 'vel awel-kroz war vor,
Boudig ann anaon digas koun ouz Arvor :

N'eo ket ann od du-hont, ha pelloc'h al listri,
Ha tro-trez diwar nij o c'hoagat ar brini ?

Ekreiz ar c'hoajo frank ann evned a diroll,
Dreist kribel ar mene 'rok a guzo ann heol ;

Skiltr eo dre ann hent kleuz tol skourje ar glaouer,
Ha mouez ar foueter-bro pa gan ken dibreder.

War-dro koan, ouz ar skol oa en dachen huel,
Me 'fell d'in klewet c'hoaz mamm gez ouz ma gelwel.

Ar c'hleier a vransell : 'vid ann ofern-bred e,
Evid eur vadeiant, pe d'eur c'haon marteze ;

Kempennet ann iliz, ha chetu'tond emez
Eur rum merc'hed en gwenn, 'vel de gouel ar Werc'hez ;

C'houec'h 'doug ho mignonez d'he be zo war ar roz,
C'houec'h all' kan 'r werz 'digor ann nor er baradoz...

Bemnoz arsav mouejo 'zo mouget da viken,
Pa bar ma daoulagad war ar boud ivinen.

La tête avait tourné à la jeune fille : — mes pleurs ont coulé comme l'eau courante d'un étang.

J'avais jeté un sort à ma douce — mignonne, — et elle s'est mariée à l'Anko.

Dans le cimetière de notre paroisse, à présent, — elle dort le doux sommeil suprême.

II

Quand je me mis en chemin, n'ayant rien pour soutenir mon cœur, — je coupai une branche d'if dans la demeure des défunts.

Rameau d'if charmant, quels parfums tu as répandus, — comme des herbes sur une plaie, autour du triste exilé !

Quand monte l'affliction, comme un vent d'orage (se lève) sur la mer, — l'if des morts m'apporte des souvenirs de l'Arvor.

N'est-ce pas la plage que je revois là-bas, et plus loin des navires, — et les cormorans qui croassent en tournoyant autour de la grève ?

Au milieu des vastes bois s'ébattent toujours les oiseaux follement, — avant que le soleil se cache derrière la crête des montagnes ;

Par le chemin creux éclatent les coups de fouet du charbonnier, — et la voix du coureur-de-routes, quand il chante, si insoucieux !

A l'heure du souper, près de la maison d'école qui était sur la place haute, — il me semble encore entendre ma pauvre mère m'appeler !

Les cloches sonnent à la volée : c'est pour la grand'messe, — ou pour quelque baptême, ou pour un deuil peut-être.

L'église est parée, et voici en sortir — un cortège de jeunes filles habillées de blanc, ainsi qu'à la fête de la Vierge :

Il y en a six qui portent une de leurs compagnes à sa tombe vers la colline, — six autres entonnent le cantique qui ouvre les portes du paradis...

Et chaque nuit s'éveillent ainsi les voix qui se sont éteintes pour l'éternité, — lorsque mes regards tombent sur cette branche d'if.

III

Me 'gar dindan skeud ar stered
Heulia koumoul en oabl stignet,
Bale d'ann ineo poaniet.

Groage 'm euz sellet eur vandenn
O vond en du, goeliet ho fenn;
Unanig a semplaz adren;

D'hi c'halon dougaz hi dornik,
Lec'h eur spernen a dreuze mik,
Ha bleun lili 'bek arb oudik;

Ha klewet 'm euz 'vid ann noz-ze
Eur vouezik kun dre ma hunvre,
Ken truezuz d'in a lare :

— Mar plijfe d'ac'h sevel ma foan,
Distrofed war ma be buhan,
'R bar ivin boutfed hoc'h-unan... —

Evid hi c'havout, Doue oar,
Afenn dre eur mor a c'hlac'hlar
Pe tan ar purkator dispar :

Me oaur ive oe miret d'in
P'eman en enkrez, bete m'in
D'hi diboania war ma daoulin ;

Ha p'am o savet hec'h anken,
War ar goabr skanv n'hirvoude ken,
Na biken n'hi gwelin, biken...

Ha didruez on 'ta, siouaz !
Ma finijen-me ve re waz :
D'ez-hi me dougo 'nn ivin glaz,

P'em galvo Doue ma-unon ;
Ha d'hi zro treuzo ma c'halon
Gand hi spernen ; ra treuzo don !

Ha war-he-lerc'h m'ine poaniet,
Hon daouig ouz skeud ar stered.
Gand ar c'houmoul afomp bepred.

N. QUELLIEN.

III

J'aime sous la lueur des étoiles — suivre des yeux les nuées suspendues au firmament, — ce promenoir des âmes en peine.

Et j'ai entrevu, un soir, des femmes en procession — allant vêtues de noir, un voile sur la tête : — l'une, toute seule en arrière, eut alors une défaillance ;

Elle porta la main à son cœur ; — il était transpercé d'une épine, — au bout de laquelle fleurissaient des lis.

Or j'ai entendu, cette nuit-là, — dans mon sommeil, une petite voix douce, — qui me parlait si pitoyable :

« S'il vous plaisait de me relever de ma pénitence, — alors retournez vite sur ma tombe ; — et vous y planterez vous-même cette branche d'if... »

Pour la retrouver, Dieu le sait, — je traverserais une mer de douleur — et même le feu incomparable du purgatoire ;

Mais je sais aussi qu'elle me fut destinée, — puisqu'elle est dans la peine, jusqu'à ce que j'aille — à genoux la délivrer ;

Et, quand je l'aurai tirée de l'angoisse, — elle ne reviendra plus sur les nuages légers se lamenter, — et jamais je ne la reverrai plus, non jamais...

Et je reste donc sans pitié d'elle, hélas ! — Ma pénitence à moi serait trop dure. — Mais je lui porterai à elle le rameau d'if toujours vert,

Lorque Dieu m'appellera moi-même ; — et à son tour elle percera mon cœur — de son épine, et qu'elle le transperce profondément !

Et mon âme pénitente ne la quittant plus, — tous les deux ensemble sous la lueur des étoiles — nous irons avec les nuées, sans fin...



LE BAISER

I

Il se mourait.

Un amour immense, éperdu, venait, par leur faute à tous deux, de se rompre.

Maintenant ses torts lui apparaissaient; sa mollesse, son indolence, son manque d'énergie avaient corrompu sa dignité, entaché sa conscience. Brusquement le miroir idéal s'était brisé; des éclaboussures de boue alourdissaient leurs ailes d'ange, la bête humaine reprenait sur eux des droits. Elle, ne le retrouvant plus, affolée, désillusionnée, cherchait dans la dépravation l'oubli des voluptés célestes, s'abandonnait toute à la bestialité d'un mâle.

Hanté par le bonheur perdu, par l'obsession enivrante de cette âme commise à sa garde et que sa lâcheté livrait aux fureurs de l'instinct, il se consumait en crises sanglotantes, évoquait la bien-aimée, le corps secoué par la fièvre, le cerveau éclatant sous la pression du désespoir. Quelques semaines douloureuses mirent sa raison en péril.

Il se mourait; son exaltation le sauva.

Des vérités inconnues, des lois troublantes émanent de l'étude des êtres et des choses. La science déchirera-t-elle enfin le voile ténébreux d'Isis, expliquera-t-elle à l'homme effaré de prodigieux arcanes, lui communiquera-t-elle de mystérieux pouvoirs? Sans cesse le Progrès marche, marche, entraîne les créatures de moins en moins errantes vers des horizons de plus en plus distincts; et déjà, sur les ruines

des religions éteintes, frémit et se condense la séraphique beauté de la religion nouvelle.

Chaque jour il lut un volume choisi pour concorder, dans les limites du possible, avec sa situation morale : la *Bible*, Saint Martin, Jacob Boehme, la *Création* de Quinet, l'*Imitation*, le *dogme* d'Eliphas Lévi, quelques autres très anciens.

Dès lors on cessa de le voir. Nul ne le rencontra dans les rues, nul ne devina l'emploi de son temps, aucun ami ne pénétra dans sa chambre.

Un incroyable changement ne tarda pas à transformer sa physionomie et sa manière d'être. Les larmes versées rougissaient bien les bords de ses paupières, mais des lueurs éclairaient ses yeux ; sa pâleur fut celle d'un ascète ; entre ses sourcils se grava le pli de la volonté concentrée sur une idée fixe. Jamais sa bouche n'eut un sourire, jamais elle ne trahit le dessein caché opiniâtrement poursuivi.

Une après-midi, sous l'empire d'un délire mystique, il plia soudain les genoux.

— J'ai lu, dit-il, j'ai médité, j'ai compris : La lutte continuelle de la nature pour le mieux, l'effort constant de la matière pour la vie, commencés dès la création, poursuivis sans relâche à travers les règnes, qui de la terre ont sorti le minéral, la plante, l'animal, puis l'homme, se continuent au-delà ! Quinet écrit avec raison : « Chacun de nous en naissant apporte dans son cœur un certain idéal de beauté morale qu'il doit peu à peu révéler, exprimer, réaliser dans ses œuvres. Oui, chaque homme est un sculpteur qui doit corriger son marbre et son limon jusqu'à ce qu'il ait fait sortir de ses instincts grossiers une personne intelligente et libre. »

Il s'exaltait. Sa rêverie tournait au somnambulisme.

— Certes, chaque être renferme en soi le germe, l'embryon

de l'être supérieur. Des forces magnétiques nous entraînent, conscients ou non, vers le but inaccessible. Le savoir s'acquiert par l'expérience et l'expérience s'achète par l'épreuve ; à toute conquête d'une vérité nouvelle répond une force nouvelle. L'ombre a enveloppé le divin pour que le divin illuminât à son tour la matière ! Les instincts grossiers, sombre héritage de l'antique chaos, nous incitent à descendre, réveillent en nous la brute primitive, mais nos aspirations vers le meilleur créent la victoire finale ; l'esprit triomphera de la chair. Ordonne par la puissance du vrai et tu commanderas aux choses ; si je suis maître des courants terrestres, des courants divins me serviront !

Une sorte d'extase l'envahit.

— Bientôt, ô mon aimée, ton magnétisme mauvais s'attaquera vainement à la sublimité de notre amour ; je t'attire et tu m'obéiras !

Son regard se perdit dans une contemplation lointaine et il continua, la voix très lente, très douce :

— Ma sensibilité aiguisée outre mesure dédouble pour ainsi dire mon individualité. Des liens éthérés m'enchaînent à toi, chère amante ! En dépit de la distance, mon âme vibre avec ton âme, partage ses émotions, ses joies, ses douleurs ! Je sais à quelle minute ton souvenir vole vers le mien. Tantôt mes yeux se mouillent de larmes heureuses, un cantique chante dans mon cœur ; tantôt la rage et le désespoir me jettent convulsé sur ce tapis, et mes poings saignent sous les morsures, car mes dents les déchirent pour étouffer le bruit des sanglots !

Il se releva et se mit à marcher, conversant avec l'invisible :

— Tu m'écris en ce moment. Depuis le réveil je tiens ta pensée sous ma domination. Cette nuit je t'ai aperçue. Une oppression lourde pesait sur ma poitrine, ralentissait ma

respiration. Tout à coup l'obscurité de ma chambre s'emplit d'une brillante vapeur; des reflets s'allumèrent contre le mur, dessinèrent une glace lumineuse, et de cette glace se détacha ta vision souriante.

Ce n'était plus la maîtresse quittée, la maîtresse déjà vieillie par l'usure des désirs malsains, mais bien l'épouse éclatante d'une éternelle jeunesse, d'une immatérielle beauté. Tu vins à moi, tes bras s'ouvrirent, m'enlacèrent. A peine si je sentis le radieux effleurement, néanmoins une ivresse ineffable me renversa évanoui.

Ce soir, demain soir, chaque soir je te reverrai. Tu m'appartiens comme je suis à toi ! et je t'évoquerai jusqu'à la nuit où, sauvée de ton égarement par ma constance, rachetée de tes fautes par mon martyre, tes lèvres s'uniront aux miennes ; jusqu'à la nuit où ce baiser foudroiera nos deux corps, où nos âmes, leur liberté reconquise, s'envoleront mêlées l'une à l'autre pour ne plus jamais se trahir !

(A suivre). GEORGE MONTIÈRE.





CRITIQUE ESTHÉTIQUE

LES ARTS LITTÉRAIRES

Le Théâtre contemporain, (Nouvelle série), par J. Barbey d'Aurévilly. — S'imagine-t-on la triste figure que feraient réunis en volume, les feuilletons de nos plus goûtés courriéristes dramatiques? Ce serait terne et plat. Voici cependant un livre, qui prouve qu'une exhumation de ce genre peut être palpitante d'intérêt et le magicien, auteur de l'enchantement, s'appelle Barbey d'Aurévilly. Le critique des *Œuvres et des Hommes*, qui fut surtout un combatif — cherchant la bataille pour déployer toute sa force, — est tout entier dans ces pages où l'on sent vibrer tant de passion, où circule une vie si ardente que tous ceux qui l'ont aimé sentiront renaître en eux les enthousiasmes d'autrefois. Ces pages hebdomadaires ont l'intérêt d'un roman — d'un roman de d'Aurévilly, entendons-nous! — et cela, parce que leur auteur, ne se bornant pas à un misérable compte rendu, critique toujours une œuvre au nom des principes de l'art dramatique en montrant ce qu'elle aurait pu être ou ce qu'elle permet d'augurer, et nous présente ainsi une histoire du théâtre contemporain « tonitruante de vérité ». Que dire du style, de cette coupe de cristal taillé à facettes? Il faut avoir lu un ouvrage de Barbey d'Aurévilly pour se faire une idée de cette langue brillante et ciselée, incisive et hardie, d'une si étourdissante richesse, que l'on reste grisé par tant de verve, d'originalité forte et de pénétration. Et comme le théâtre réflète l'ambiance, c'est la société tout entière dont ce gentilhomme flagelle impitoyablement la bassesse égalitaire, exaltant les héroïsmes et les méconnus, poursuivant sans pitié le matérialisme et la blague, bousculant tous ceux qui font du théâtre un métier, déchiquetant les personnalités, opposant, — lui, l'homme du souvenir — ses grandes admirations, les Rachel, les Mars, les Talma, les Lemaître aux médiocres et fats professionnels qui les ont remplacés et en revenant toujours à la noblesse de jadis qu'avec dépit le Templier de la plume voyait de jour en jour disparaître.

L B.

Le Gérant : Augustin Chaboseau.

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET Cie, 6, RUE DE LA PRÉFECTURE.



ESQUISSES ET PORTRAITS

LES DESSINS DE LÉONARD DE VINCI AU MUSÉE DU LOUVRE

(*Suite et fin.*)

La tête *anatomique* que nous citions est une des nombreuses preuves des incessantes études de Léonard sur le corps humain. Pour analyser la suprême beauté et faire exprimer à la Nature ses conceptions les plus subtiles, il voulait la posséder complètement, jusque dans ses ultimes replis et même dans ses difformités ; de là ces *Grotesques* qui représentent chacun un caractère exagéré jusqu'au *grotesque*, et non purement de bouffonnes caricatures. Ces scrupuleuses études conduiraient à un ingrat réalisme tout autre artiste que Vinci : par je ne sais quelle mystérieuse alchimie, qui est le secret du génie, la matière se transmuait en idéalité dans son cerveau. Ce qui nous paraît froideur et correction est rendu par lui merveilleusement vivant, intense, et suggestif. C'est ce qu'à très justement noté le très fervent et très profond historien de Léonard, M. Arsène Houssaye. « Que va-t-il sortir de ces âpres expériences? Sans doute, un chef-d'œuvre de drame pris sur le fait et d'imitation patiente. Non : une composition purement idéale, exécutée dans la fougue de l'inspiration..... »

Après la femme, le jeune homme, le vieillard, voici l'enfant: là encore, Vinci a trouvé l'expression juste. De ses Enfants Jésus se dégage le charme ingénu et si puissant de l'enfance; ces bambins gracieux et un peu pensifs sont beaux comme

certains anges des fresques de Luini. La pureté de leur âme liliale, encore toute imprégnée de ciel, transparaît sur leur visage.

L'Homme de genre est aussi représenté au Louvre. Nous avons de Rubens une copie partielle du carton de la *bataille d'Anghiari*. C'est un groupe de quatre cavaliers, qui, étroitement mêlés, se pressent avec furie. Toute la sauvagerie de la guerre est là. Ces guerriers ont des têtes convulsées de Huns; Léonard a rendu cet instant où l'homme redevient auve enivré de sang. Si nous voulions approfondir sa conception du guerrier, il nous faudrait parler du si curieux profil de condottiere de la collection Malcolm. Mais quittons ces têtes et jetons un coup d'œil sur un dessin qui nous découvre une toute autre face du génie de Léonard. C'est, on le reconnaît, tout d'abord, une composition symbolique. Un homme assis, un miroir réflecteur à la main, renvoie les rayons du soleil sur un groupe de différents animaux. Le non-initié ne comprend pas: car c'est là une complète synthèse alchimique, dévoilant figurativement l'hermétisme du Grand-Œuvre. Les animaux, l'hydre, l'ourse, la licorne et les deux chiens, ce sont les éléments de la transmutation. L'adepte les féconde au moyen du soleil.

Donc Léonard s'occupait de sciences occultes; cette *composition* le prouve. Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que lui, l'universel investigateur, si curieux notamment des sciences naturelles, se soit trouvé face à face avec le problème le plus passionnant que présente la chimie et ait cherché à l'approfondir? Leibnitz n'était-il pas Rose-Croix? D'ailleurs Albrecht Dürer nous offre le même exemple: nous avons de lui une suite de quinze gravures représentant par un schématisme symbolique les opérations de la transmutation. De même, Rembrandt fait étinceler le pantacle microcosmique au milieu de l'obscurité du cabinet d'un docteur

Faustus. Ce sont là les meilleures preuves de l'importance que l'on prêtait à ces expériences.

Nous venons de parcourir les principaux dessins, ceux dont l'importance au point de vue de l'ensemble de l'œuvre nous paraît indiscutable. Pour être complet — chez un tel homme il ne faut rien négliger, — nous mentionnerons brièvement les deux études de draperie, d'un dessin si moelleux qu'elles paraissent ne faire qu'un avec le corps qu'elles recouvrent et être *vivantes*. Ne pourrait-on leur appliquer cette remarque : « Que de fois sa main travaillait au détail quand l'esprit embrassait l'infini ! (1). » Enfin deux têtes, l'une de troublante jeune fille aux yeux curieux, l'autre de fière femme respirant la puissance et l'intelligence, complétent cette revue.

Comme nous le disions au début, nous n'avons voulu que parler un peu de Léonard : nous avons pris ses dessins du Louvre pour thème à quelques courtes vues sur la nature de son œuvre. Si nos quelques traits ont fait ressortir en lui le prodigieux peintre d'âmes, nous aurons atteint le but que nous nous proposions.

Nous l'avons vu fixant l'énigme du sourire féminin et le charme profond de la grâce florentine ; nous l'avons vu chercheur d'irréel réalisant un rêve dans une tête aux yeux étrangement dilatés ; saisissant le profil du jeune homme Italien de la Renaissance ; arrivant par une subtile anatomie à rivaliser d'intensité avec Holbein et Dürer ; composant une synthèse alchimique ; *animant* une draperie ; exprimant le charme de l'enfant et la cruauté bestiale de l'homme de guerre : et en tout cela, trouvant le *type* moral de son modèle, et allant toujours jusqu'à l'essence des choses et des êtres. On l'a qualifié « le plus intellectuel de tous les

(1) Arsène Houssaye, *Histoire de Léonard de Vinci*.

peintres » Expliquons : Le pur esthète l'admire autant que le penseur, parce qu'il y reconnaît la perfection de la forme, en même temps que l'émouvante profondeur de l'expression. N'est-il pas en effet celui qui, par une intuitivité unique dans l'histoire de l'art, porte en lui le plus *complètement*, l'Ame de la Renaissance ?

LÉON M. BAZALGETTE.

LES NOCES DE SATHAN (1)

HERMÈS-CORIPHÉE

Le fantôme d'Ennoia
Telle une statue d'art qu'éclaire
Les rêves des philosophies
Palpite, ultime tentateur.

ENNOIA

A mon seul nom frémis, Sathan, je suis Hélène,
Non pas tant que Pâris traîna dans Troie,
Mais le spectre de la chimère souveraine :
J'ai lié les intelligences à ma loi.

Mes amants n'ont jamais adoré la présence
Vaine d'un Dieu, dont ils oubliaient le désir
Au profond de mes bras savants, qui font mourir
Et revivre loin du monde des apparences
Et loin du mystique horizon sans avenir.

Nous glisserons sur les lacs froids de la pensée :
Laisse aux rives Psyché, la chrétienne insensée
Et trop humaine, et trop divine et sans pensée,
Cueillir des fleurs et s'enivrer du chant des cygnes.

(1) Nous extrayons ce fragment inédit des *Noces de Sathan*, drame ésotérique, dont la nouvelle édition va paraître incessamment augmentée de plusieurs scènes et d'une préface.

A la poupe j'agiterai mon flambeau noir,
Et tous les dieux païens accourront dans le soir
Fait par ton crime et par ton crime et par mes signes,
Afin de t'adorer, ô Sathan, et te voir.

Quelle forme me vaut, moi la Beauté plastique,
Moi que moula Vénus dans la chair de Pallas,
Moi qui pense malgré des muscles magnifiques,
Moi qui ne suis rien de naturel et de bas?

En moi tu chériras toutes les courtisanes,
En moi tu chériras tous les sages d'Hellas,
Et quand tu baiseras ma lèvre diaphane,
Tu ressusciteras à ce rite profane
Le dieu Pan, que le Christ a trop vaincu, hélas!

Sathan, dépouille enfin ton épais moyen âge,
Sois svelte et mélancolique. Rappelle-toi
Ta jeunesse et l'Inde et la Grèce, et le visage
Du suave Iacchos que tu fus autrefois.

SATHAN

O trop froide Ennoia, mon étreinte te laisse
A des amants moins virils et plus mensongers;
J'ai peur que ma bouche énergique ne te blesse,
Et que dans nos transports turbulents, ta faiblesse
Ne t'évanouisse au voluptueux danger.

Tu ne me vaux pas plus qu'un miroir de mystère,
Un miroir qui réfléchirait un front tout nu,
Moi le fils de l'Enfer, du Ciel et de la Terre,
Je ne me perds pas dans le vide et le ténu.

A moi, le révolté, seule, sourit l'Aurore;
Le Passé je le méprise et le combas,
Tu *n*'es que le Passé, *mais* Psyché c'est l'Aurore,
Toi pensive Beauté, tu ne me suffis pas...

. . . .

JULES BOIS.



LE BAISER

(Suite et fin)

II

Des nuages démesurés, noirs, frangés de phosphorescences, se ruent les uns contre les autres dans le ciel ; des torrents de pluie battent la mer et parfois, brusquement, un jet de feu éclabousse les ténèbres. Au-dessus de la falaise les rafales passent hurlantes ; les vagues, cabrées comme de gigantesques cavales, répondent par des mugissements. Furieuses, elles assaillent la haute muraille de granit, s'enlèvent par vertigineuses poussées, bavant leur écume de bêtes mauvaises, frappant à coups de galets ; puis, à bout de vigueur, tout élan perdu, se laissent crouler, d'une seule masse.

Le vent tourbillonne, envahit les gorges, les cavernes, siffle entre les rochers. De temps en temps un bloc se détache, tombe au fond de l'abîme, sans que le bruit de sa chute se distingue parmi le vacarme. Aux lueurs rapides des éclairs çà et là des coins d'horizon surgissent ; une saillie de la côte taillée à pic, à la base creusée, au sommet penché sur le vide, semble un colosse monstrueux attiré par le vertige, prêt à s'engloutir.

Là justement, à l'extrémité des terres, épargné encore, mais si frêle que la prochaine bourrasque l'entraînera peut-être, roulera à travers l'espace ses planches dispersées, un chalet dessine ses formes coquettes. La fenêtre principale, vis-à-vis le gouffre, filtre de la lumière.

Les hôtes n'ont pas songé à fuir. Ils demeurent, loin de tout voisinage, sans secours, à la merci de l'ouragan.

Aux environs, on les désigne tous deux, l'homme et la femme, sous le sobriquet de Parisiens. L'année précédente, une carriole les a amenés jusqu'au village le plus proche : lui, âgé de quarante ans à peu près, assez grand, bien pris de taille, les cheveux grisonnants ; elle très brune, maigre, la mine fatiguée, élégamment vêtue.

L'acquisition du chalet leur coûta peu : depuis la mort du dernier propriétaire, nul ne se souciant d'habiter cette périlleuse villa. Ils n'avaient reçu personne, s'étaient jalousement cloîtrés. Un pêcheur et sa femme se chargeaient, le premier des commissions, la seconde du service ; seuls, à cause du gagne-pain compromis, ils s'inquiètent du sort des maîtres.

Eux attendent que le drame de leur vie se dénoue.

Jadis ils s'aimèrent à la face de tous. Sûrs d'abord l'un de l'autre, ils vécurent chevaleresquement, la main franche, la bourse secourable. Plus tard éclata la rupture ; elle le trahit pour suivre un très jeune homme.

Bride rompue, tête basse, elle s'emporta à travers le monde. L'ivresse du vice la grisa. Avide des débauches caressées par son imagination de femme sensuelle, elle fit de son avilissement une jouissance, et, décidée à rouler plus bas sans mesurer sa chute, enténébra la sublime flamme de sa passion inassouvie, jusqu'au jour où, repoussée, honnie, sans une amitié qui la défende, elle trouva les bras de l'abandonné ouverts pour le pardon.

L'œuvre de rédemption que celui-ci poursuivait à coups de volonté et de génie se réalisait ; la salamandre redevenue femme, restait à l'immortaliser.

Pardonner était possible, oublier non ! La confiance détruite ne ressuscite plus. Le spectre de l'odieux passé

rôderait sans cesse alentour, condenserait leurs émanations fluidiques pour s'en former un corps. Les gens ricaneraient à leur approche, et le mépris souille avant de tuer !

La solitude leur offrait un refuge. Dans la solitude, quelques souvenirs heureux mêleraient une hymne triomphante aux blasphèmes des souvenirs pervers et, par intervalles, un reflet des heures disparues scintillerait dans l'obscurité des heures présentes. Ils cacheraient si bien leur but, ils se cacheraient si bien eux-mêmes que nul ne s'aviserait de les troubler ! Puis, l'expiation parfaite, quand la mort consentirait à les prendre, ils s'envoleraient ensemble, purifiés par les larmes, absous par les remords !

Et ce soir-là, pendant que gronde la tempête, la petite chambre du chalet est luxueusement parée. Des bougies brûlent dans les candélabres et dans le lustre de cristal, des joyaux étincellent aux bras de l'aimée, des diamants flambent à son cou, des perles essaiment parmi ses cheveux. Elle revêtu sa robe nuptiale, très simple, en mousseline blanche garnie de dentelle, dont les plis, au centre d'un brouillard léger, révèlent ses formes délicates, Sa pâleur se confond avec celle du tissu. Ses mains de cire, longues, émaciées, dépassent les manches un peu courtes, et son attitude résignée, qu'auréolent les clartés de l'absolution prochaine, la rend une sœur vivante des saintes que nos vieux maîtres sculptaient sur les porches des cathédrales. Assise au piano, ses doigts effleurent les touches, mais deux lèvres se posent soudain sur sa bouche déjà entr'ouverte, deux lèvres énamourées et frémissantes ; doucement il l'attire à lui.

Dans ce baiser que leurs âmes échangent, dans ce baiser qui les enveloppe d'effluves et de rayons, rien ne vibre plus d'impur. Une sensation de délassement, de délivrance les pénètre et les renverse presque défaillants ; une grande paix leur descend au cœur.

Oublier ! Ils ont donc enfin le droit d'oublier ! Le péril les délivre des longs cauchemars ! Quand donc soufflera le coup de vent furieux qui balayera leur fragile retraite ? Quand donc la mer les entraînera-t-elle, enlacés dans une étreinte suprême ? Comme ils dormiront sous les vagues, bercés par le murmure des grandes eaux, pardonnés puisqu'ils se sont pardonné avant !

Au dehors la tempête mugit, les éclairs strient les nues, des morceaux de falaise se brisent ; eux célèbrent leurs secondes fiançailles, leurs noces nouvelles. Aux tortures jalouses succèdent les *hosanna* victorieux !

Homme et femme encore, bientôt ils se confondront en un ange d'amour.

GEORGE MONTIÈRE.



CRITIQUE ESTHÉTIQUE

LES ARTS PLASTIQUES

SALON DU CHAMP-DE-MARS. — *L'Hiver,* de PUVIS DE CHAVANNES, est l'une des plus belles pages du maître, celle peut-être où sa personnalité s'est le mieux montrée. On a dit souvent que Puvis de Chavannes avait subi l'influence des Primitifs. Devant l'*Hiver,* ce lieu commun ne peut plus être prononcé. Ce qui m'a frappé, c'est qu'en cette fresque le peintre a exprimé un idéal apporté par la jeune génération. Cette mystérieuse inquiétude que les jeunes artistes sentirent vibrer en eux sans pouvoir encore lui donner la formule immortelle, la voilà, fièrement introduite dans l'œuvre du vieux maître que vinrent baiser au front les juvéniles idées. Dans le vaste paysage surneigé, mordu par la bise, voici l'humanité en lutte avec l'hostilité de la nature.

Le grand synthétiste qu'est Puvis de Chavannes a le pouvoir d'héroïser ses personnages sans leur enlever rien de leur vitalité, de leur donner à la fois le prestige du style et l'énergie de la vie.

Dans l'œuvre d'art, l'homme, pour se manifester en son essentielle noblesse, doit apparaître nu. Or la température de *l'hiver* forçait le peintre de vêtir ses personnages. Sauf les trois bûcherons hâlant leur cordage d'un harmonique effort qui justifie le nu du torse, tous les gens sont habillés. La seule vêture qui ait atteint au style, c'est celle créée par le seul peuple artiste qu'ait eu l'Europe, la Hellade, et aussi la draperie de certains Orientaux. Par une extraordinaire magie, Puvis de Chavannes est parvenu à magnifier de style la culotte bleue, le maillot et la taillole du débardeur. Voyez, au premier plan, ce groupe de deux portefaix chargeant des fagots; avec quelle grandeur simple ils agissent! Celui qui reçoit le fardeau sur son épaule semble porter ce fagot comme un Dieu portant sa croix. Ne porte-il pas, avec ce poids de branchages, « l'horreur d'être un homme », et toute l'angoisse et toute la peine? Il est le pauvre bougre haussé vers la majesté résignée de l'Héraclide.

Cette vieille qui se dresse au long de son bâton, sceptre peut-être, n'a-t-elle p s la haute allure fatidique de la Grande Malgaine de d'Aurévilly? Enfin, à gauche, le groupe où s'arrête la mendiante, belle de la sombre gloire de porter des haillons.

Un chef-d'œuvre n'est que s'il est dynamisé d'amour. Toute tentative d'art est vaine qui ne fut pas magnétisée d'amour. Des fresques de Puvis s'écoule vers vous un vaste fleuve de tendresse communicative, qui vous envahit et vous soulève, tendresse puissante qui ne borne pas son expansion à l'homme, mais qui pénètre les bêtes et les choses, tendresse de voyant qui perçoit sous la beauté des terrains et des ciels le frémissement des atomes en mal de vivre et d'évoluer, l'âme des cristaux et des atmosphères, gnomes et sylphes, en travail de Rédemption.

De Whistler, que j'aime l'*Océan*, la belle harmonie en gris et vert! C'est avec d'infinies modulations que fut ainsi exprimée cette mer, une mer fascinatrice comme une femme qu'on aimerait à cause d'y pressentir des abîmes. Une mer attirante et lunarienne, vertigineuse, avec des candeurs et des perfidies, des simplicités et des subtilités, une mer dont les violences se devinent, dont les élégances vous charment, dont les câlineries vous irritent. Ce n'est pas l'*Océan* qu'il faut nommer cette harmonie en gris et vert, c'est la *Mer*. Car elle est féminine. L'âme de l'eau est, comme toutes âmes des choses, bisexuée. Il est des Ondins et des

Ondines. Ceux qui connaissent la mer distinguent ses deux aspects, ses violences viriles et ses colères de femme. Le langage, qui dit tant à qui le sait entendre, a l'intuition de cela. Il dit l'océan et il dit la mer, mots qui ne sont pas synonymes, mais dont il faut demander l'intuition aux poètes et non aux grammairiens.

Le portrait de Lady Meux est une harmonie en gris et rose où se manifeste la haute élégance de Whistler. Je l'aime moins. C'est peut-être à cause de l'accoutrement du modèle si mal fagoté.

Beaux encore les trois Nocturnes. Mais il en est un quatrième où j'avoue ne rien comprendre.

EUGÈNE CARRIÈRE est représenté par une *Maternité*, où s'affirment les vertus de son art puissant et tendre.

De M. GANDARA, le portrait de deux garçonnets d'une grande élégance d'attitude, et de beaux dessins rehaussés de mystérieux, dont l'*Allégorie de l'automne* me séduit infiniment. J'aime moins l'*Étude dans un parc*. Certes, cette jeune femme va parmi les arbres dans un envolement de grâce. Mais, sous la poussière argentée de sa robe, où est son corps ? Et de cette apparence inconsistante s'échappe, à la taille, un ruban jaune sans doute en fer forgé. Ce m'est une mélancolie de voir cet artiste très doué se contenter ainsi d'un à peu près.

M. AMAN-JEAN atteint au style dans quelques-uns de ses envois. Son art est mélancolique et pénétrant, sa facture harmonieuse. Son portrait de Verlaine n'indique pas tout ce qu'on peut voir dans le masque socratique du poète. C'était le portrait des poèmes qu'il fallait faire, non celui d'un client d'hôpital.

Pourtant M. Aman-Jean a incontestablement le sens de la beauté. Son profil de femme allégorisant Venise est délicat et ferme : une patricienne au masque sensible. Telle est pour cet artiste la vision de Venise, légitime vision du présent qui ne tient pas compte, — mais c'est son droit — du légendaire passé de la cité des doges, un passé de cupidité cauteleuse, de luxure et de sang.

M. POINT expose aux dessins une *Vision nocturne*, un buste de jeune fille s'élançant d'un alanguissement d'ondulations mauves, qui n'est pas sans agrément. A la peinture, son *Rêve qui passe* est d'un gracieux parisianisme.

Parmi les paysagistes, il en est plusieurs intéressants. Il y a des

étrangers, des gens du Nord, Scandinaves, Anglais, Germains, dont la vision naïve est souvent savoureuse. Ils reproduisent la nature telle qu'ils la voient, telle qu'ils l'étudient et telle qu'ils l'aiment. Indemnes de la déplorabte tendance à se montrer spirituel qui empoisonne le Français né malin, ils trouvent des notations d'une surprenante justesse. C'est bébête quelquefois, et curieux souvent. Mais il y a de beaux paysages de l'école française. J'aime les deux envois de M. Maufra : *la Neige* et *Entre les moulins*. C'est très vibrant, dans une enveloppe d'atmosphère bretonne, c'est juste, hardi et sincère. Une belle facture ferme et grasse, qui ira s'assouplissant, et un sens pénétrant des aspects. De M. Wagner, *le Calme*, une marine franche et une série de marines d'un intérêt divers.



Du courant néo-idéiste qui pénètre l'art d'un effort de renaissance dérive une tendance des peintres à torturer le Christ de leurs pinceaux. La grande majorité des peintres étant imbéciles, ces messieurs feraient bien mieux, s'ils tiennent absolument à abuser de la candeur des toiles, de tâcher à reproduire des choux ou des carottes, que d'aborder des sujets qui dépassent leur entendement. Ne touchez pas aux dieux, petits, vous n'avez pas l'énergie du blasphème, à défaut du sens du Divin !

Esotériquement, les dieux sont des états de l'Etre. Si, donc, un artiste veut donner la forme de son rêve, quelle qu'elle soit, au mystère qu'un initié, — ou même un simple théologien, — nommerait « l'état Christ » ou « l'état Horus ». il est parfaitement libre de lui donner la forme qu'il veut. Mais s'il ne perçoit le type humain divinisé que sous l'apparence d'un fantoche de mascarade, pourquoi ne se tient-il coi ? Le jury du Champ-de-Mars a refusé le noble Christ de M. Henri Degroux, à cause de la *descente de croix* de M. Béraud. C'est fâcheux pour cet aréopage.

Il y a au moins quatre Christ modernisés à ce Salon : celui de M. Jean Béraud est le mieux conçu pour les badauds. A cette descente de Croix sur la butte Montmartre, il manque le Chat-Noir et le moulin de la galette. C'est vulgaire et mal peint : une vignette d'une tonalité quelconque. Enfin, sans art.

L'ami des humbles de M. Lhermitte est le seul honorable. Il

est grossier et bitumineux, ce « Christ à l'entrecôte », mais enfin, c'est de la peinture travaillée, sinon réussie. Il raconte certaines conceptions socialistes à des ouvriers tels que les souhaitent les cercles catholiques; mais il a moins de chic que M. Albert de Mun, ayant les cheveux trop longs pour avoir été cuirassier : au moins est-il plein de bonnes intentions. Je me demande ce qu'il pense de Ravachol ; ce Christ-là ne mourra pas sur la croix ; il écrira dans les revues d'économie politique et passera à la bourgeoisie, où il rencontrera *l'Hôte* de M. Blanche, soit le « Christ au jambon », un Dieu bien élevé, que les gens cossus peuvent inviter à dîner. Celui-ci porte une robe de chambre *very esthétic* que lui a conseillée sans doute M. Oscar Wilde. Le pantouflard qui l'admit à sa table pense que s'il voulait abdiquer l'état de Dieu pour entrer dans les affaires, il ferait un gendre coulant sur la dot. « Qu'il est distingué ! » se dit la jeune fille qui ne sera apte à faire une Madeleine que lorsqu'elle aura pu cocufier quelque époux. Un Dieu qui va manger du jambon chez des bourgeois ! Pouah !

Un « Christ aux potaches » de M. Laurent Gsell fait *l'éducation divine* de petits potachons nés dans le quartier de la Madeleine. C'est un Dieu à l'usage des carrières libérales, venu pour enseigner un catéchisme de bon ton à des fils d'ingénieurs et d'avocats, et pour gagner les suffrages de la bourgeoisie atteignant au snobisme élégant. Il comptera certainement parmi ses auditeurs les pénitentes de la Madeleine et les reporter mondains.

Mais à quoi bon s'attarder à ces pauvretés ?

∴

A la sculpture, voici des bustes de Carriès d'un accent très original, surtout le *Satyre* et *l'Epave*, une tête en cire ironique et désespérée. Regardez cette bouche d'où sortent des dents qui n'ont pu mordre. Carriès s'est révélé aussi maître potier. Ils sont beaux, ses grès émaillés, vases, animaux, mascarons, d'un artiste qui a appris des japonais l'habitude de regarder autour de lui.

De JEAN DAMPT, un androgyne ailé qui garde le *seuil du mystère*, C'est l'ange blanc qui fait face à l'ange noir Nahasch. M. Dampt est un des très-rares statuaires qui tentent à réaliser un abstrait. Les sculpteurs sont, en général, d'un genre de bêtise différent de celui des peintres, mais également intense. Ils ne com-

prendront donc rien à l'œuvre de M. Dampt, que les poètes aimeront. Et le divin Gautier lui eût chanté :

Est-ce un jeune homme? Est-ce une femme?
Une déesse ou bien un dieu?
L'amour ayant peur d'être infâme,
Hésite et suspend son aveu.

Sexe ambigu, dont l'attribut se dérobe sous la pure lame du glaive horizontalement tenu, dont les formes s'élancent, mystérieuses et très chastes : un très noble ventre, un torse fier, jaillissant de la crête du bassin jusqu'aux pointes des pectoraux incertains comme une tige d'Arbre de la Science. Le corps d'ailleurs est planté comme une épée, près des têtes gémellées de l'Amour et de la Mort, face double du mystère.

Attirant aussi le *Groupe de deux figures pour une porte*, de M. Bartholomé. Au seuil d'une porte qui semble d'un hypogée, un jeune homme et une jeune fille s'avancent vers la profondeur de la cavité, la jeune fille appuyant sa droite à l'épaule de son compagnon. Ces deux gracieux corps s'en vont vers un mystère d'amour et de mort, avec ingénuité.

Je salue en passant les robustes musculatures de CONSTANTIN MEUNIER, en résignation à la souffrance, en révolte contre le mal, et les efforts âpres de CHARPENTIER, un buste énergique de Rodin par Mlle CAMILLE CLAUDEL ; un groupe de RAMBAUX, *Bonheur*, assez aimable, procédant du compromis entre le classique et le moderne créé par Falguière, etc., etc.

Quant aux objets d'art, ils sont la joie de ce salon. Les beaux meubles de Carabin, les urnes de Joseph Chéret, les admirables cristaux de Gallé, les vases de Lachenal, les émaux de Thesmar, et bien d'autres bibelots délicieux témoignent qu'il est des artisans de haute intelligence. Et comme ils sont supérieurs, ceux-ci, à la tourbe des peintres sans originalité ! EMILE MICHELET.

∴

SALONS DES CHAMPS-ELYSÉES. — A quoi bon faire un salon des Champs-Elysées et ressasser annuellement les mêmes objurgations ? Ce qui est peintre et rien au delà n'existe pas et le seul devoir de la critique est de signaler les artistes fourvoyés en ce marché aux toiles peintes, ce louvre des vieux rentiers.

Une remarque générale et qui a son prix, c'est l'abondance d'étrangers dont l'effort est encore imprécis mais louable. La lumière viendrait-elle du Nord ?

Mettons de suite hors de pair un grand artiste, incontestablement le maître à ce salon : M. Fantin-Latour. L'an dernier, il n'offrait, je crois, à notre admiration que des dessins, linéaires transpositions de musicales harmonies ; mais que de suggestion et de profondeur en ces interprétations de Berlioz, Wagner ou Brahms. Un peintre que la musique féconde à ce point est a coup sûr un puissant artiste.

Nous pouvons cette année le juger plus complètement, d'après quatre importants envois. Le *Prélude de Lohengrin*, c'est un lumineux Graal envoyant la sainte joie de ses rayons sur un cercle d'anges adorant, tandis qu'un déjà presque angélique chevalier demeure prosterné dans l'extase. L'effluve mystique, issu de la coupe sacrée, se répand dans toute la scène en une atmosphère suavement amoureuse ; c'est un ardent élan vers le divin. L'*Hélène* apparaît à Faust, entourée des héros troyens qu'Homère domine de son front lauré. Un vieillard se penche, fasciné par cette divine beauté, et la blonde Tyndaride resplendit souriante et énigmatique, M. Fantin-Latour a le don de créer des paysages de rêve, inquiétants et mystérieux, qui s'adaptent merveilleusement à ses évocations ; il suit l'exemple des peintres de la Renaissance, dont les portraits se détachent souvent sur des fonds de nature fantaisiste.

Deux pastels : une radieuse apparition survenue à l'appel d'un enchanteur. L'artiste excelle en ces types d'austères hommes de science, blêmes méditateurs d'un autre âge, auxquels il oppose la grâce et la suavité de ses femmes. La *toilette d'une nymphe* n'est que prétexte à de charmantes harmonies de poses et à d'eurythmiques groupements. M. Fantin-Latour a montré en cette scène virgilienne qu'il avait retrouvé l'art des draperies de Léonard, ces draperies subtiles et vivantes, qui contournent les membres avec une si étonnante délicatesse.

Nous ne saurions dire quelle consolante joie nous procure cet austère et probe artiste qui s'obstine à faire beau au milieu de la vulgarité et de la laideur qui l'entourent. A un degré moindre, M. Henri Martin et quelques autres artistes intéressent.

En sculpture, quelques bonnes œuvres : le *Saint-Jérôme* en

bois de M. Savine, le *Beethoven* de M. Godebski, et le *Berlioz mourant* de M. Rambaud. La *femme couchée* de M. Boucher est délicieuse.

Que l'on me permette en terminant cette irrépressible éjaculation, car voici qui dépasse le permis, et je demeure encore plus stupéfait qu'indigné devant l'envoi de M. Bergès. Quoi ! vous avez nommé *Parsifal*, ce voyant, Parsifal, cet être presque angélique, l'aboutissement de toutes les aristocraties, le summum de la beauté, cet individu à face de brute et à poing de boucher ! Mais, M. Bergès, à quelle inspiration avez-vous cédé en créant ce blasphème que je crois inconscient ? Je demande quel esthète ne hurlerait pas devant cette négation de l'art. Vous ne fûtes donc pas frappé de cette dissonance énorme en gravant le nom du plus élevé des hommes sur un socle où repose le spécimen du plus bas degré de l'échelle ?

Puisse l'ombre de Wagner vous absoudre !

LÉON BAZALGETTE

LES ARTS LITTÉRAIRES

LES LIVRES

Trô Breiz, par MM. Albert Clouard et Brault, est un volume d'impressions de voyage en Bretagne. Série de notations fines et justes, d'une grande sensibilité. Le ciel, la mer, le paysage et les hommes y vivent de la même vibration, s'harmonisent l'un avec l'autre. Un joli volume de sensations d'artistes.

Dames de volupté, par Camille Lemonnier, recueil de nouvelles dont l'amour est le sujet ordinaire. Avec Camille Lemonnier, on peut toujours s'attendre à des recherches nouvelles ; car c'est un ouvrier d'un beau labeur, qui, s'il manque de spontanéité, possède la patience de l'émailleur, produisant des œuvres un peu barbares, mais d'une violence intéressante.

Montmartre, par J. Camille Chaigneau. Nous voici en plein symbolisme, dans le sens juste du mot. M. Camille Chaigneau a tenté dans son roman d'assimiler un être à un endroit, et à une idée générale, selon la loi du Ternaire. Y a-t-il réussi ? Il est bien difficile de camper un personnage qui semble vivant tout en faisant de lui la symbolisation humaine d'un abstrait d'ailleurs confus. Je préfère à cette tentative honorable la mise en scène des affinités fatales de l'amour qui me semble la partie la meilleure du livre.

E. M.

Le Gérant : Augustin CHABOSEAU.

TOURS. IMP. E. ARRAULT ET Cie, 6, RUE DE LA PRÉFECTURE.

INCANTATION
PAR LES DIX NOMS DIVINS

Ainsoph ! manteau de nuit que nulle prunelle ne contempla, seuil d'ombre où se brisèrent, las d'avoir enfoncé les quarante-neuf portes précédentes, Appollonius et Mosché ! Un jour, éblouissants de gloire, nous pénétrerons en ton abîme avec la confiance d'aborder aux rives de la patrie. Que le vertige de s'acheminer vers toi, par les voies de la peine, attire nos flancs meurtris d'efforts et blessés de flèches ! Essence de toutes choses, qui couronne d'éternité les heures du temps, d'infini les zones de l'espace et les multiplicités du nombre, quel que soit mon orgueil d'avoir soupçonné ton mystère, je ne blasphémerai pas jusqu'à projeter ma vaine voix d'homme vers ton silence. Je te sais trop loin de moi, ô modalité primordiale de l'Etre, toi dont la différenciation, source de ma vie et source du mal universel, ne fut peut-être, — et c'est là les limites de l'épouvante ! — qu'un immémorial accident ! Mais par les dix faisceaux de lumière que projette ton ombre centrale, par les dix conducteurs de tes vibrations, par les dix délégataires de ton Amour, j'appelle les vertus de tes principielles émanations. Organes d'un corps dont tu es le cœur invisible, je veux que chacun d'eux à ma voix tressaille et réponde par une affusion de ses énergies vers mon sein. Ma force leur commande et ma faiblesse les supplie.

I

Ehieh ! L'œil n'a jamais vu ta simple majesté trôner dans l'Empyrée, ni dans ton long visage ceint de la couronne d'éclairs, ta bouche qui ordonne aux Animaux Saints les courses vertigineuses au tréfonds du mobile premier, et profère les noms signifiant les choses. Je veux que le Prince aux faces de sérénité introduise devant ta face adombrée la théorie bariolée de mes violents désirs, qui vers toi gravirent, maudits et flagellés, les neuf degrés de l'échelle des cieux.

II

Iah ! Mon imagination de poète, humanisant le mirage de ton essence, et le nichant en la coque de l'Espace, entrevit le geste de tes mains dans une nuit peuplée d'étoiles, au delà de l'orbe des planètes dont notre soleil est le centre. Les races dont je suis issu crurent voir ton reflet dans les yeux doux d'un homme aux cheveux roux qui, né dans une étable, entre le bœuf et l'âne, fut cloué sur une croix; et des femmes adorèrent autour du front sanglant de ce jeune homme ton reflet pâli. Ton sein vêtu de la Sagesse sort de la semence d'un père. Que tes mains occupées à jongler avec les Roues, avec les sphères symbolisant tes idées, revêtent de lucidité les troubles de mes vœux ! L'esprit humain sombre facilement dans le chaos. Que Raziel, ton génie confident, fasse entendre sa voix dans le buisson ardent qui teinte mes désirs d'un reflet de flamme !

III

Jodhévauhé ! J'ai vu de l'horizon un rayon de soleil illuminer d'une rougeur fauve le ventre blanc de la colombe incrustant sur le ciel, par la perpendicularité de ses ailes

éployées, une apparence cruciale. Ainsi tu lustres d'une vibration de ton intelligence la vie manifestée. De ton sein les Anges Grands et Forts vont investir le vieillard Saturne du pouvoir de commander la création et l'effacement des formes. En chape noire constellée de grenats, le front diadêmé de plomb triste, me voici brûlant la fleur de soufre, afin que tu m'emportes en esprit, ô fumée d'azur, jusqu'aux limites suprêmes du domaine sidéral, au bord du monde empyréen. Tu me guideras, Zaphkiel, dans les ténèbres du Mystère où s'engouffre mon audace, et tu m'auréoleras d'immortalité, en dépit du sinistre démon Zazel, qui ricane de bientôt conduire à la décrépitude, puis à la pourriture définitive, ma forme et mon sang.

IV

El! En ta droite le sceptre aux trois branches, et l'index rigide comme un juvénile phallus, c'est toi qu'Orphée distingue sur le sommet Olympe, magnifique et miséricordieux, projetant l'essaim lumineux des Dominations vers la sphère de Jupiter. Le bois d'aloés et la muscade consumés dans les cassolettes ennuagent de leurs fumées mon front cerclé d'étain, mes membres à l'aise sous la robe bleu-clair mouchetée de topazes. Tu m'apportes le sceptre, Zadkiel, le bâton du commandement. Inaccessible aux suggestions d'Hismaël, je ne le brandirai qu'au nom de la justice et de la miséricorde adorable.

V

Elohim Ghibor! Car les dieux aussi, comme les hommes et les génies planétaires, ont un corps taillé dans la beauté de la matière. En ta chair fauve coule un sang merveilleux, ô dispensateur de la force! Père des cœurs héroïques, au

baiser des Puissances que tu lui délègues, Mars reprend la force pour les luttes. Voici : casqué d'acier, en gonelle ponceau qu'enflamme un scintillement de rubis, les vapeurs de storax dilatent mes narines. Samaël, archange dont on entrevoit le menton robuste aux lueurs brusques de l'épée, sur mes reins ceints de cuir tu verseras l'huile de la force, et tu donneras l'énergie aggressive et la résistance pour le combat perpétuel de vivre, pour la révolte sainte et la juste colère. Et contre Barzabel, le violent démon de la brutalité, de la haine et du ravage, j'étendrai la pointe du glaive consacré.

VI

Eloha ! Tu médites le songe lumineux de la beauté. Sur les ailes des Rois de la Splendeur tes regards arrivent à travers le brasier vital du soleil jusqu'au front du poète auréolé d'or. Parmi le radial chœur des Apollonides, ô Beauté, j'étais né pour adorer ta face ! Sur mes cheveux, la tiare d'or à triple étage, en chape d'orfroi ocellée d'escarboucles, voici que je jette sur les charbons ardents les larmes du mastic et les fleurs du laurier. Raphaël ou Phoibos, ô prince de gloire, tu rempliras mon sein de la joie d'être au monde. Depuis le sensuel frémissement devant les grâces de la forme et les séductions des couleurs jusqu'à l'extase envolée vers d'inattingibles entéléchies, j'ascends dans ton sillage vers le sommet où resplendit la beauté absolue. Beauté, quelle brute t'a dite périssable ? Ton essence immarcessible, comme ton apparence mortelle, la Lumière qui les procréa propage leurs reflets dans la sphère d'éternité. Pour les yeux des Voyants, il n'est pas de splendeur éteinte. Je te conjure, Sorath !

VII

Iodhévauhé Tsebaoth ! C'est par la Victoire que tu te manifestes, par la victoire de la vie sur la mort. Ta semence suscite les Elohim vers la sphère sourieuse de Vénus, génitrice de l'amour. En simarre céladon tiquetée d'émeraudes, les tempes enserrées du tortil de cuivre rouge fleuri de verveines et de roses, enivré par les effluences du musc et du safran, je t'invoque Anaël, à l'heure où ton corps planétaire vient charmer de sa beauté le Taureau du Zodiaque. La violente extase de l'amour emportant l'âme hors de la vie, au bord de la mort, — car posséder un idéal, c'est modifier la forme de sa vie aussi profondément que par la mort, — l'extase de l'amour, tu la peux verser de la coupe que détient ta main charmante. L'amante qui ne fut destinée avant la terre, la moitié perdue de l'androgyne que je fus, tu l'enverras vers mon baiser. Empêche, je t'en supplie, les reines des stryges *Lilith* et Nahémah de la retenir captive en la nuit inconnue. Mets en la matrice de la femme aimée la vibration d'amour qui va se perpétuant, à travers la moelle des Elohim, jusqu'au cœur même de Dieu ! Et neutralise de ton haleine embaumante les maléfices du démon jaloux des beaux couples heureux, Antéros ou Kédémel !

VIII

Elohim Tsebaoth ! Sur la colonne gauche tu t'ériges dans un nimbe de gloire et de là tes serviteurs les Fils des Dieux s'essorent vers l'agile planète Mercure. Sur ma nuque repose une couronne d'hydrargyre ; j'ai revêtu la tunicelle mauve tavelée de cristal, d'où sortent nus mes bras d'ouvrier. Dans une fumée de genièvre et de cannelle, te voici,

Michaël, toi qui conseillais Salomon, le roi du Mystère! Par toi je veux la pénétration des ressorts cachés, je veux fabriquer la clé qui viole les serrures de l'Occulte. Tu ne troubleras pas, *Taphthartharath*, le bon ouvrier penché sur la tâche!

IX

SHADAÏ! Tes pieds s'appuient sur le Fondement, et tes doigts font les signes aux ministres du Feu qui suivent la course de la lune autour de notre terre. J'ai placé dans ma chevelure un croissant d'argent fin; drapé de la blanche dalmatique cannetillée qu'étoilent des argyrolithes et des saphirs, je brûle de la *myrrhe* en proférant les mots qui forcent les vouloirs. Tu te penches vers moi, Gabriel, comme Artémis triforme à l'appel d'Endymion. Ame de la lune, ton regard investit d'un ange gardien chacun des enfants de la femme et verse le feu sombre du génie dans les poitrines prédestinées; ton respir nous fait croître, ton aspir dépérir, et l'odeur de ton haleine attire, à travers l'horreur des torrents aouriques, l'esprit des morts que nous aimons, l'imagination des poètes et des femmes. Miroir qui réfléchis sur *nos fronts* les rayons venus de tous les plans de l'abîme, choisis avec amour ceux que tu projetteras vers mes flancs. Au frisson de l'incantation prolongé dans les ondes spirituelles, dépouille, je te l'ordonne l'indifférence de ta fréquente neutralité, afin que, vivant, mes regards de Voyant s'élancent au delà de ton domaine. Et quand me touchera le baiser de la mort bienvenue, je ne serai pas roulé par les tourmentes astrales, en proie à l'infernale étreinte des servantes d'Hasmodaï, les Lémures et les Larves.

X

Adonaï Melech ! Tu l'as réalisé, le songe insondable du Long Visage que l'œil n'a point vu ! Le lointain Macroprosope couronné, tu l'as établi sur le Royaume des formes que harcèle le fouet du perpétuel Devenir. Grand Architecte vénéré des Maçons, tu as construit le Temple. Depuis ton œuvre, l'Etre peut se mirer dans le symbole qui manifeste ses virtualités. L'ombre a un corps. Le grand Pan est vivant. A ton commandement, les Intelligences de gloire offrent aux Maîtres d'entre les hommes le vin de la Connaissance, de la Gnose intégrale, que seuls peuvent goûter les forts et les audacieux. Je sais que la saveur en est amère et mortelle. Mais à la coupe je puis poser ma lèvre, car dans le souterrain d'Eleusis j'ai mangé le tambour et bu la cymbale.

Emile Michelet.

PAYSAGES ÉVANGÉLIQUES

A Emile Michelet.

Voici, une vierge sera enceinte, et elle enfantera un fils, et on le nommera *Emmanuel*, ce qui signifie : *Dieu avec nous*.
(Evangile selon saint Mathieu.)

I

Vêtu de poils de chèvre, une ceinture aux reins,
Près du fleuve Jourdain, au désert, Jean-Baptiste,
Avec un air divin, à la fois tendre et triste,
Grave et doux, baptisait les pieux pèlerins.

Il buvait l'eau de pluie, il buvait l'eau des fleuves,
Et pour sa nourriture il pêchait des poissons,
Ou bien cueillait le miel sauvage des buissons ;
Il livrait tout son corps à de rudes épreuves.

« Un homme, disait-il aux gens agenouillés,
Va venir, apportant comme loi ce mot : Aime !
Et je ne pourrai pas être digne, pas même
En pliant les genoux, de lier ses souliers. »

Alors, de Nazareth, ville de Galilée,
En ce temps-là, vers Jean, se présenta Jésus.
Et des cieux entrouverts et vaguement émus,
Une blanche colombe en feu s'est envolée.

II

Jésus quarante jours dans le désert pria,
Seul, tenté par Satan, et servi par des anges,
Avec devant les yeux des visions étranges.
Le quarantième jour, vers le soir, il alla.

Il meurtrissait ses pieds sur le sable ou la roche,
Il priait en marchant, et, lorsqu'il rencontrait
Des hommes sur la route, avec bonté montrait
Le ciel : « L'heure de Dieu, leur disait-il, est proche. »

Et la plupart riaient, le croyant fou, mais lui
Avec plus de douceur : « L'univers est fragile,
Amendez-vous, croyez, frères, à l'évangile. »
Et puis il reprenait sa marche. Quand la nuit

Le surprenait en route, il couchait sur la terre
Ou gagnait à la hâte une ferme, souvent
Il était repoussé dehors brutalement,
Il ne se plaignait pas d'être ainsi solitaire.

Et rêveur il disait : « Les hommes sont méchants,
Mais je vais leur donner les lois de l'évangile,
Les hommes seront bons. La semence fertile
En heureuses moissons germera dans les champs. »

Quelquefois, dans un bourg, ayant marché longtemps,
Il reposait ses membres las, ses mains tremblantes,
Et comme dans ses yeux riait tout le printemps
Les femmes pour le voir passaient graves et lentes.

JOACHIM GASQUET.



CRITIQUE ESTHÉTIQUE

LES ARTS LITTÉRAIRES

LES LIVRES

La Passante, par Adrien Remacle. — « La moisson des croix, levée sur la terre depuis que le Golgotha a jeté sa semence aux quatre vents du ciel, restera debout plusieurs siècles encore avant d'être toute fauchée. Mais, toujours respectueux de ce signe d'une ère, les justes iront cherchant la nouvelle semence et de plus lumineux symboles. »

Cette épigraphe de la *Passante* indique immédiatement dans quel ordre d'idées l'auteur va s'élancer, et découvre qu'il est de ceux pour qui l'Étoile aux cinq rayons a remplacé, dans les méditations, le signe des deux perpendiculaires. Audacieusement, l'auteur suit une âme dans son évolution, depuis la période antérieure à l'ère terrestre jusqu'aux limites extrêmes d'une période posthume de « sagesse plus heureuse. Cela, sous forme de notations lyriques, tantôt en vers, tantôt en prose. C'était là une tentative d'exprimer l'inexprimable. Il fallait donc procéder par le seul moyen dont dispose l'art, — et par conséquent l'esprit humain qui trouve dans l'art son suprême mode d'expression, — c'est-à-dire par de successives évocations de beauté. C'est ce

que l'auteur a fait. L'extrême difficulté consistait à ne matérialiser l'Idée ni trop ni trop peu, car, dit l'auteur, « la Forme, fille de l'Idée, peut lui être supérieure ou inférieure. »

Quand un artiste s'aventure dans le domaine où s'est audacieusement lancé M. Remacle, il doit s'attendre à une lutte terrible avec l'abstrait. La victoire qu'il peut remporter, c'est d'éveiller l'impression d'un ensemble de hantise et de pages de beauté. C'est la victoire qu'a remportée la *Passante*.

E. M.

***

Turris eburnea, plaquette de vers de Marc Haven. — Des vers d'une jolie grâce juvénile, d'un accent qui va se virilisant, et se « mystériosant », aux dernières pages, d'une forme crâne. La conception révèle un initié très avancé dans sa voie. Critiquer des vers, c'est sotte besogne d'entomologiste piquant des papillons sur du liège. La seule chose à faire, ce serait de citer une pièce. Il vaut mieux publier une qui soit inédite, ce que nous aurions déjà fait sans la modestie du poète.

E. M.

***

Pelléas et Mélisande, de Maurice Mœterlinck. — Les manifestations de la pensée de M. Mœterlinck ne peuvent être qu'intéressantes, parce que M. Mœterlinck a une très forte culture; mais de plus elles sont belles. D'ailleurs on a la sensation, que derrière les personnages de ses drames, il y a un cerveau qui pense fortement, et qui, s'il ne restait dans des brumes voulues, pourrait nous accabler. Possédant le vrai caractère des lettres contemporaines, la profondeur, et restant dans la notion du vrai symbolisme, il a su produire des entités philosophiques sous leur face de beauté et montrer des conflits humains qui ne sont que des chocs d'idées. C'est en outre un poète et un peintre merveilleux; il excelle à créer de larges fresques où en gestes nobles s'agitent des personnages rappelant par leurs teintes uniformes et voilées ceux du Puvis de Chavannes. Avec cela il possède une étonnante intuition du Mystère, tellement que tous ses héros en sont comme imprégnés et passent frissonnants d'une grandeur fatale.

Le nouveau drame de M. Maurice Mœterlinck, *Pélléas et Mélisande*, nous montre un progrès dans l'esprit du dramaturge-métaphysicien. Le bégaiement infantile ou sénile de ses personnages apeurés a en partie disparu ; ils y gagnent en force et en consistance. Plus de chair vivante recouvre les idées qu'ils incarnent et la compréhension en est moins abstruse. En un mot la manière en est beaucoup plus large que dans la Trilogie, et si *Pelléas et Mélisande* n'offre pas le grouillis shakespearien de la *Princesse Maleine*, il n'en représente pas moins un large pas de M. Mœterlinck dans la voie de Beauté. L. B.

*
* *

La Fin des Dieux, par Henri Mazel. *Frontispice de Séon* (Librairie de l'Art indépendant). — Le noble drame de M. Henri Mazel présente à prime abord ce double intérêt : il est d'un intellectuel et d'un artiste, et les deux caractères de l'auteur du *Nazaréen* s'y harmonisent intimement. Voici, à défaut de l'éclat irréproductible de la forme, quelle en est la trame. Le lieu du drame est Arles ; l'époque : au retour des Croisades, quand l'Orient commence à pénétrer en Provence ; l'action : la lutte du christianisme austère, farouche et étroit des premiers siècles, ardemment prêché par l'âpre moine Norbert, contre la panthéiste, lumineuse et optimiste religion des Hellènes, qui menace d'engloutir en sa largeur le rigorisme chrétien, et symbolisée en l'île bénie de Scyros. En une vision impartiale, subtile et puissante, l'auteur a synthétisé les deux idées s'étreignant pour se combattre, puis pour se confondre. Car c'est en ceci que réside toute la profondeur du drame : c'est la doctrine du Christ, charité, douceur, conscience morale, s'ajoutant au dogme hellénique pour le compléter, et non s'y substituer avec la prétention de posséder *la vérité totale*. En place du laid ascétisme et de l'impie mépris du corps, la glorification totale des harmonies de la nature ; le génie universel accepté comme divin, — Marsile Ficin prêchant du Platon *ex cathedra*. Voilà le vrai *Catholicisme*, qui veut dire *Universalité*. Et ce qui donne une plus haute portée encore à ce tragique débat, c'est que l'auteur a introduit dans l'enthousiaste vision prophétique et *réelle* de la Renaissance, nos progrès, nos idées, nos immenses espérances modernes : la science et la libre recherche agrandissant sans cesse le cercle de la religion ; l'Art

non banni comme profane mais glorifié comme divin : la confiance et la joie remplaçant la tristesse et la crainte. « Ils sont les élus de Dieu et les luminaires du monde ceux qui consacrent leur vie à la science », dit un personnage. Et nous qui sommes aussi peut-être à l'aube d'une Renaissance (des signes l'annoncent) ne comprendrons-nous pas le drame où peut sombrer notre bonheur ? Cette lutte acharnée de la largeur lumineuse contre le fanatisme, de la noblesse naturelle contre l'austérité forcée, du *vrai* divin contre un divin factice et figé n'est-elle pas la nôtre ? Et comme les chevaliers chrétiens reçoivent avec joie les habitants de Scyros, ne désirons-nous pas que la foi morte se renouvelle plus grandiosement ? Au troisième acte de la *Fin de Dieux*, l'hellène Cléotas est chrétien, c'est vrai, mais le farouche moine Norbert est vaincu par l'amour, la beauté et la jeunesse, et Cléotas avec sa Chryséis retourne à Scyros où ils mèneront la vie lumineuse d'autrefois. Et l'on comprend que ce sont moins les amants qui triomphent que l'idée sainte qu'ils représentent. Nous l'avons dit, il y a à certains moments du drame une vision éblouissante de la Grèce antique, celle des mystères d'Eleusis et de Déméter ; une intense vision aussi du christianisme pris en son essence et sa beauté sévère d'ardent mysticisme. Des hymnes d'une belle profondeur s'élancent des pages du livre ; on est frappé d'une grande énergie et d'une rutilante richesse d'expressions, de la grâce et du charme des scènes d'amour et surtout de phrases infiniment suggestives dans le genre de celles-ci : « Nous avons assez du culte des larmes, nous voulons la religion de la force joyeuse ! — Nous aussi nous voulons vivre de la vie sans voiles des héros anciens. — Vouer sa vie à la recherche de la vérité est la forme la plus élevée de la prière. » Notons aussi ces expressions caractéristiques : Saint Persée et Sainte Andromède, Sainte Psyché et Saint Eros, Héraklès Archange. La chaleur et le soleil d'Arles jettent une note éclatante et d'une richesse à la Véronèse sur ces scènes à nombreux personnages. D'ailleurs, pourquoi m'efforcer de rendre l'impression reçue de l'œuvre ? Ouvrez à la première page le volume de M. Mazel et le frontispice d'A. Séon vous la donnera plus vivement et plus sobrement que ces froides lignes.

L. B.

LES ARTS PLASTIQUES

Les cent chefs-d'œuvre, à la galerie Petit. — Cette intéressante exposition, malgré son titre, contient des œuvres de valeurs très diverses ; la moyenne en est d'ailleurs tout à fait satisfaisante. L'école française est de beaucoup la plus brillamment représentée. Les paysagistes, notamment, abondent, et Corot règne en maître par le nombre et la beauté. C'est certainement lui qui a le mieux rendu la douce et pénétrante poésie de la nature ; et avec cela une harmonie et une fraîcheur qui laissent voir à nu le cœur même de la Vie rurale. La manière de Jules Dupré, très bien représenté, est tout autre. Il est naturellement aussi dramatique que Corot est paisible ; il procède par empâtements, par teintes lourdes et chaudes sans aucune des ténuités d'atmosphère du peintre du *Passeur*. Mais quelle étonnante puissance de vie, quelle chaleur rembranesque en sa *Symphonie*, par exemple, de chef-d'œuvre ! C'est du romantisme, aussi vieux que le monde, dont se réclame la Bible, Eschyle et Shakespeare ; la nature y apparaît sous son aspect mystérieux et grandiose. Troyon, moins intense, représente plutôt les belles et harmonieuses formes de la vie végétale et animale ; ayant moins d'éclat, il émeut plus calmement. Th. Rousseau apporte sa perçante précision qui a su éviter la sécheresse, et Daubigny son étonnante simplicité. De très beaux Diaz complètent ce riche groupe de paysagistes. Delacroix est admirable comme presque toujours, et l'on serait banal à vanter la magie de son pinceau ; il est moins rebattu d'admirer sa vigueur de dessin. Comme Delacroix, Marilhat ou Guillaumet, Fromentin restera l'un des grands maîtres de l'orientalisme. Son exposition suffirait à un jugement complet ; sa principale qualité est, selon nous, son admirable rendu de l'atmosphère des pays du soleil. Il s'est attaché avant tout au milieu et a su éviter l'écueil de tant d'autres, la préoccupation minutieuse des types et des costumes. Decamps a tort auprès de Fromentin ; d'ailleurs il n'est pas brillamment représenté. Millet, en cherchant à élever son style, n'a pas été heureux ; ses moyens n'ont pas été à la hauteur de son intention, et combien son *Attente* paraît froide et prétentieuse auprès des *Glaneuses* ou même des *Scieurs de bois* ! Parmi les toiles plus anciennes, nous ne signalerons qu'un Lancret, plus près de Watteau que de Pater, ce qui est très honorable.

On a mené trop grand bruit, croyons-nous, autour des spécimens de l'école anglaise. Les portraits de Rœburn et de Lawrence ne sont que jolis : de deux Gainsborough, les *Enfants* sont la meilleure toile. Les paysages de Constable font involontairement penser à Hobbema, mais avec plus précision et moins de vie. Signalons un très beau portrait de jeune fille d'Hoppener.

Quelques œuvres de maîtres anciens sont parmi les « Cent

chefs-d'œuvre » ; notamment d'admirables portraits de Rubens, dignes de la galerie de ce nom au Louvre ; un Rembrandt ; de superbes Frans Hals ; un Hobbema ; un très spirituel Terburg, bien supérieur à tous ceux du Louvre ; enfin un Murillo, tout à fait indigne du maître de la *Naissance de la Vierge*.

Tout cela constitue une vraie source de profits pour les Ateliers féminins. L. B.

***

MUSIQUE

Les Troyens, de Berlioz, à l'*Opéra-Comique*. — Nous devons à l'initiative de la *Société des grandes auditions musicales* la magnifique reprise des *Troyens* à l'Opéra-Comique. Cette association artistique nous a déjà donné du Bach, du Berlioz, du Hændel, c'est-à-dire des œuvres de génie, dont la connaissance est indispensable aux intellectuels, et auxquelles nos scènes officielles préfèrent et préféreront longtemps encore les *offenbackeries* qui font recette. La *Société des grandes auditions* mérite donc toute notre admiration et Mme la Comtesse Greffulhe a droit à l'hommage reconnaissant de tout ce qui est artiste.

On a formulé sur les *Troyens* une appréciation très juste ; on a dit que c'était du Virgile revu par Shakespeare. Et ce qui est merveilleux dans l'œuvre de Berlioz, c'est que l'esprit de Shakespeare s'y mêle à celui de Virgile, et que néanmoins on les trouve tous deux intégralement avec leurs originales qualités. Ainsi le duo de Didon et d'Enée est purement shakespearien, tandis que les deux derniers actes sont plutôt virgiliens. Berlioz, par la magie de son art, a fait de cette union quelque chose de neuf et de vivant, d'un charme adorable et d'une étonnante vigueur. Malgré son apparence de révolutionnaire, l'auteur des *Troyens* est un pur et lumineux classique, de même que Gautier, malgré son gilet et sa chevelure, se filie à la haute tradition française.

Certainement, malgré la sublimité des deux derniers actes, les *Troyens* ne sont pas un chef-d'œuvre absolu, comme la *Damnation* ; mais si la beauté n'en est pas aussi harmonieuse, elle est plus éclatante en nombre d'endroits.

En écoutant une telle œuvre, on rêve malgré soi à l'inimaginable stupidité des auditeurs de la première au Lyrique. Heureusement il y a des juges à Berlin et ailleurs, et le génie bafoué peut en appeler à la postérité. Aux misérables blagueurs, qui, voyant le casque d'Enée, crièrent : « Ohé, Mangin ! », la Postérité criera ! Prud'hommes ! et aux voyous titrés qui sifflèrent *Tannhauser* : Jockeys ! « Je viens d'être exécuté, disait Berlioz, après l'échec du Lyrique. » Eh bien, maître, vous êtes vengé, et à votre gloire toujours grandissante s'ajoute l'auréole des injures et des sifflets : suprême consécration !

Un charme rare s'ajoute à la beauté de l'œuvre, celui de la principale interprète, Mlle Delna, qui apporte à l'interprétation

des *Troyens*, l'exquise pureté de sa voix et la noblesse tragique de son geste, encore vierges des enseignements du conservatoire.

Et maintenant, puisque la voie est ouverte, puisque le généreux courage de M. Colonne fait applaudir annuellement au Châtelet la *Damnation de Faust*, et que la *Société des grandes auditions* nous a fait connaître les *Troyens*, à quand la *Prise de Troie*, *Bénédict et Béatrice*, et surtout *Roméo et Juliette* ?

Concert du Trocadéro, du 2 juin. — Cette exceptionnelle audition nous fut aussi offerte sous les auspices de la *Société des Grandes auditions*. Elle se composait d'œuvres russes inconnues en France, et de fragments d'œuvres précédemment exécutées dans les Grandes auditions.

La musique russe moderne nous donne l'illusion d'un wagnérisme, sans Wagner, très original avec une saveur slave de sauvagerie et d'horreur. Les demi-teintes douces sont très rares et et partout circulent une sorte de mystère, qui me semble symbolysé en ce *Conte féerique* de Rimski-Korsakow ; c'est de l'Edgard Poë ou du Baudelaire, un poème d'horreur inquiète, peinture de l'âme d'un Manfred, et qui découvre les plus secrètes voies de la nature forcées par un musicien de génie. On éprouve à l'audition de cette musique d'outre-tombe la même impression qu'à la vision d'une *Ligeia*... Glazounow est admirable en son *Poème lyrique*, ne rappelant rien d'entendu dans sa sauvage intensité. Borodine est farouche et guerrier ; le vent de la Steppe passe à travers sa *Symphonie* ; Tchaïkowsky et Glinka, sont les plus connus en France.

Malgré l'originalité de l'école russe, la seconde partie comprenant Berlioz, Hændel et Bach, était de beaucoup la plus intéressante. Le duo nocturne de *Benedict et Béatrice* est adorable de grâce shakespearienne ; d'ailleurs les duos sont la partie où Berlioz triomphe en maître. Les deux fragments d'Hændel, surtout l'Alleluia du *Messie*, sont prodigieux. Il y a en ces chœurs une puissance, une profondeur de sincérité qui soulève l'âme en un élan indicible. Un ecclésiastique du XVIIIe siècle disait d'un morceau de Gluck : « Avec cet air, on fonderait une religion. » Eh bien, avec l'alleluia de Hændel, on conquerrait un Saint-Sépulcre ! La longue berceuse de *Noël* de Bach est sublime d'un bout à l'autre. C'est l'âme même du christianisme qui chante en cette mélodie gothique d'un charme irrésistible, d'une tendresse ineffable, dont on ne peut se faire la moindre idée si on ne l'a entendue. Cette comparaison seule ne serait pas trop inexacte; c'est un commentaire d'une Sainte-Famille d'Albrecht Dürer. Ces sublimités du Noël et de la symphonie pastorale du *Réveil des bergers* donnent l'immense regret de ne pas mieux connaître ces vieux maîtres, les pères des Beethoven et des Wagner. Si quelque membre du clergé de Paris, égaré au Trocadéro, avait l'idée de rapporter pour son église quelque fragment de Bach ou

de Hændel, et nous prouvait ainsi qu'il ne compose pas exclusivement ses offices en vue de ses vieilles pénitentes et de ses sacristains ; si l'un d'eux pouvait suivre l'exemple de Saint-Gervais et de son vaillant maître de chapelle, M. Bordes, nous lui vouerions une éternelle reconnaissance. Et demandez à Maurice Bouchor s'il s'en plaindrait !

Léon BAZALGETTE.

ERRATA

Dans la poésie *les Noces de Sathan*, de M. Jules Bois, parue dans le précédent numéro, au lieu de :

Non pas tant que Pâris traîna dans Troie,

Lire :

Non pas tant celle que Pâris traîna dans Troie,

Et au lieu de :

Fait par ton crime et par ton crime et par mes signes

Lire :

Fait par ton crime et par la lune et par mes signes,

AUX LECTEURS DE « PSYCHÉ »

A dater du prochain numéro, *Psyché* se propose d'étonner grandement ses indulgents lecteurs en paraissant selon une périodicité à peu près régulière. Néanmoins, pour conserver un certain charme d'imprévu, — qu'il lui soit pardonné à cause de la féminité de son titre ! — il pourrait arriver qu'elle se fit quelquefois non point désirer, — elle n'a si coquette prétention, — mais attendre.

Le Gérant : Augustin CHABOSSEAU.

TOURS. IMP. E. ARRAULT ET Cie, 6, RUE DE LA PRÉFECTURE.

LE VOYANT

Iokanam avait fait pendant vingt et un jours les purifications prescrites ; et au vingt-deuxième jour, qui était un mercredi, le soleil couché, il s'enveloppa du manteau de byssus et fixa les yeux au miroir de métal. Sa pensée descendit au dedans de lui-même, tandis que son regard devenait plus noir ; bientôt son corps immobile fut inerte aux actions du monde des Formes. La fumée odorante des trépieds où brûlaient la coriandre et l'encens poussait des nuages sur le miroir ; puis les oreilles de Iokanam s'emplirent d'un bruit semblable à celui de la mer en fureur ; des éclairs passèrent devant ses yeux, tandis que des souffles firent dresser son poil sur sa chair. L'Invisible avait ouvert ses portes.

L'âme du Voyant perçut, rassemblées en un ossuaire immense, les multitudes des Humanités futures ; et ces hommes ne vivaient pas, ils existaient en puissance d'être. Un souffle passa sur la surface du champ où ils gisaient, tandis qu'une voix criait l'incommunicable Tétragramme ; et en même temps l'océan sphérique sur qui reposent les mondes se manifesta et commença sa révolution. De son centre partaient quatre jets de lumière qui, en tournant dans la Hauteur, dans la Largeur et dans la Profondeur, allaient vivifier les Planètes ; les Génies des planètes se prosternaient alors et adoraient l'Incommunicable.

Or, la lumière de la première gerbe était tendre et chan-

geante ; elle venait de l'Occident, et en elle s'agitaient des animaux. La structure de ceux-ci était lâche, leurs chairs molles et leurs mouvements lents, ils s'accouplaient sans cesse, et leur nombre croissait prodigieusement. Peu à peu leurs formes changèrent et ils devinrent semblables à des porcs et à des truies. Alors, les hommes se revêtirent d'un corps de matière ; leur peau fut blanche, leurs muscles mous, leur sang froid ; et les femmes recherchèrent les hommes avec avidité ; ils se plaisaient aux voluptés sans nom, et ils recherchaient les nourritures exquises et abondantes ; chacun vantait avec fatuité la majesté de son corps, et les exploits de sa virilité. Lors, Iokanam perçut plus haut, dans le faisceau de lumière, les êtres élémentaires qui avaient produit les animaux ; ces êtres, froids et changeants, obéissaient aux ordres des esprits supérieurs, et ils déterminaient le jaillissement des sources, et ils peuplaient de reptiles les marécages en invoquant le nom de *Nicksa*.

La vague cosmique tournait cependant, et la gerbe de lumière changeante alla féconder d'autres mondes dans l'espace ; le second rayon, d'une couleur dorée, partit de la profondeur du Sud pour illuminer la Terre ; à son extrémité se voyaient des animaux grands et forts, des lions et des tigres qui se disputaient entre eux la prééminence. Dès qu'ils eurent ressenti la chaleur de ce rayon, les corps des hommes devinrent plus sveltes, leurs muscles durcirent, leur peau brunit, ils portèrent la tête penchée sur la poitrine, et les traits de leur visage s'accentuèrent. Les mâles quittèrent les bras des femmes et ils leur commandèrent. Ils voulurent s'imposer leurs pensées les uns aux autres : ils luttèrent, et le plus fort commença à opprimer le plus faible. Et les spectacles de ces dissentions réjouissaient les élémentaires qui se mouvaient dans la lumière de feu, au-dessus des lions. Iokanam entendait, du bruissement des innombrables va-

peurs de feu qu'exhalaient les Salamandres, le nom de *Djin* se répéter à l'infini.

La troisième gerbe de lumière vint éclairer la Terre, et avec elle souffla un vent d'Orient qui rafraîchit le sang des hommes et infusa dans leurs veines la vivacité d'un sang nouveau. Leur esprit s'affina, et ils cherchèrent, pour leur bien individuel, à tirer le meilleur parti des choses extérieures; ils ne voulurent plus s'entr'aider : la ruse supplanta la force. Comme les aigles qui planaient dans les clairs rayons de lumière, les hommes furent avides de liberté, et ils ne voulurent plus de maîtres. Mais leurs querelles n'en devinrent que plus fréquentes; ils connurent la colère et le mensonge, et, pour le plaisir de leurs sens, il leur fallut des concubines nombreuses et constamment renouvelées. Et ils étaient ainsi par l'influence de *Paralda*, le Souverain que glorifiaient les Puissances de l'air dans leurs évolutions rapides.

Mais le règne de l'activité cessa, et le dernier rayon du flambeau céleste signala sa présence par une lumière pleine d'ombres et de reflets ; du fond des ténèbres jaillirent les esprits de la Terre, et leur venue changea le corps des hommes : le teint noirci, les cheveux longs, les yeux affaiblis, les hommes n'eurent plus de goût pour la société de leurs semblables; leur humeur devint sauvage, et ils recherchèrent la solitude pour méditer, prêtant l'oreille à des sons qui n'existaient pas. Les animaux de l'ombre mugissaient en dérision de leurs manies, et leur voix était un hommage rendu au ténébreux souverain des gnomes, *Gob*.

Or Iokanam vit tout cela, puis la nuit sillonnée d'éclairs recommença pour ses yeux : et il prosterna son cœur en adoration des hiérarchies célestes...

SÉDIR.

ESCLAVAGE

Je ne crois pas l'enfant maître de son destin;
Il n'a pas pour auteurs les aïeux qu'on lui prête,
Sa mère est une *femme* à la main toujours prête,
Marquée absolument pour régler son festin.

Sans soupçon des bonheurs dont il fait son butin,
Des malheurs prodigués qu'en dormant il s'apprête,
Inconscient, sans qu'un écœurement l'arrête,
Il entre dans le moule où luira son matin.

Traversant, si chétif, l'immensité des âges,
Seul, et toujours lui-même, il prend tous les visages
Que le vœu du Très-Haut l'oblige à conquérir;

Il grandit ou s'abaisse en ses métamorphoses,
Selon la ligne d'or qu'il a dû parcourir,
— Et son vouloir se perd dans l'infini des choses.

HENRY DE BRAISNE.



GLOIRE FEMININE

> « Tu es belle, ô ma bien-aimée, douce et ravissante comme Jérusalem...
>
> « Reviens, reviens, ô Sulamite ; reviens, reviens, afin que nous te contemplions. »
>
> *(Cantique des Cantiques, VI.)*

Phoïbos dardait implacablement toutes les flèches d'or de son carquois sur Délos-la-Phénicienne. L'azur du ciel embrasait l'Aither transparent, et l'éclatante splendeur du jour emplissait d'une immense espérance le cœur des hommes. Les habitants de l'île chérie d'Artémis étaient réunis, hommes et femmes, vêtus de lin candide et couronnés de fleurs, dans l'attente ; car une imposante et enivrante cérémonie allait se dérouler sous la voûte ouranienne. L'ancestrale coutume voulait que chaque année on célébrât la fête de la Glorification de la Femme, et cette sainte tradition était vénérée de tous. D'autres cités perpétuaient la mémoire des Héros semblables aux Dieux et des Fondateurs de villes ; Délos, par ce culte, voulait exalter la douceur que la femme apporte à la terre, sa grâce enchanteresse qui adoucit la brutalité des mâles féroces, la beauté subtile qu'elle représente parmi les hommes, et la suave consolation, baume magique, qu'elle applique sur l'humaine blessure. C'était l'hommage rendu à la faiblesse triomphante.

Chaque année, la plus noble et la plus ravissante femme du pays était choisie pour recevoir, déesse d'un jour,

l'Hymne extasié qui montait comme un encens vers toutes ses compagnes. Et l'on regardait comme le plus digne de lui faire l'incantation, le Poète Philosophe qui avait reçu la couronne au concours réunissant tous les Grecs amis des Muses. Le meilleur et la plus belle semblaient les plus proches des Immortels.

La cérémonie commença. Sur un trône d'ivoire, conduite par une théorie de jeunes épouses, ses compagnes et ses sœurs, s'était assise la triomphatrice. Maintenant, droite et hiératique, pénétrée du culte religieux qu'elle allait rendre à Aphroditè, elle dominait la foule des fidèles de son front rayonnant ; mais son regard allait au Poète qui lentement s'avançait vers elle, couronné et l'œil plein d'inspiration. Le bruit des flots cérulés venait du rivage en doux murmure, comme si la nature voulait prendre sa part de la sainte joie du peuple ; et autour de la jeune déesse, des parfums brûlaient en s'épanouissant dans l'azur. Soudain la foule attentive fit silence, et l'on n'entendit plus que la voix harmonieuse du Philosophe qui faisait vibrer la plus mystérieuse profondeur des âmes :

« O Femme, déesse initiatrice, noble représentante de beauté et de douceur, avec transport nous abaissons notre fierté devant ta grâce...

« Frêle et plus puissante qu'une armée, tu apparais bienfaisante et consolatrice, faisant luire dans l'ardeur implacable de la vie le suprême rayon d'indulgence et de pardon ; car la brute sanguinaire oublie en tes bras de magicienne la rage de son cœur et la promesse de ton plaisir, en un sourire lue, fait cesser le carnage.

« Et apaisante, et douce, et salvatrice, à toi notre encens, ô féminité !

« Tu domptes le cœur féroce de l'impatient jouvenceau, ardent à la lutte, et tu enseignes à sa rudesse la douceur infi-

nie des caresses, aube d'une vie nouvelle ! Ta chère faiblesse, il l'a aimée, fier de son rôle protecteur. Au miel de ta parole il s'est abandonné, et il t'a suivie dans la retraite familiale, mère du foyer !

« *En ton giron le germe du monde*, en ton cœur le germe de paix et de bonheur !

« Et charmeuse, et civilisatrice, et mère des progrès, il a dormi sur ton sein, berceau du monde !

« L'énigme de ton attract, c'est ton infinie beauté, n'est-ce pas ? La suavité de ton sourire élyséen ne soulève-t-elle pas un coin du voile ?

« La vie en toi apparaît spirituelle et sainte, et la pureté de ton corps semble un reflet de l'absolu ; la rayonnante et divine beauté de ton visage nous enchaîne à ta suite comme la parole des orateurs à la bouche dorée. Nous croyons, en te touchant, embrasser la beauté elle-même, et nos cœurs passionnés se gonflent éperdûment devant la noblesse de tes lignes.

« Tu es un vivant tabernacle du divin sur la terre, puisque *ton sein irréprochable* moula la coupe des libations aux Immortels !

« Et ton charme est si puissant, et si grandissante ta volupté que les majestueux vieillards eux-mêmes, captivés par l'admiration irrésistible de toi, t'ont pardonné les malheurs causés aux guerriers troyens, ô Hélènè immortelle !

« Ta splendeur se double d'attirance mystérieuse, et ton cœur profond comme la mer aux bruits innombrables promet dans un sourire de radieuses choses d'au-delà. Tu nous convies à l'infini de ton cœur comme l'hiérophante aux mystères, respectueux et purifiés.

« Et radieuse, et noble, et resplendissante, et mystérieuse, tu passes parmi nous comme l'image d'Aphrodité !

« O féminité, vers qui s'élancent éperdûment nos cœurs

adolescents, le flambeau de l'Amour brille en ta main, irradiant ta face ; unis à toi, nous nous perdons en des flots de béatitude, où nous goûtons toutes les ambroisies et nous nous enivrons de tous les nectars. Tu nous fais monter vivants dans l'ouranos étoilé, et, soutenus par d'invisibles ailes, nous planons tout près de la demeure des Immortels.

« A l'œuvre de vie tu apportes ta grâce séductrice, factrice de joie, et, au murmure des baisers, les germes de l'avenir frémissent confusément au sein du chaos.

Pour un regard de tes yeux, où un peu du ciel est enfermé, le lâche sent naître en lui un cœur de héros ; l'harmonie de ta parole enchanteresse, la caresse de tes mains adorables, l'haleine parfumée de ta bouche de miel répandent la consolation et la force sur ceux qu'enveloppe ta suavité indicible.

« Tu es odorante comme une fleur et gracieuse comme une gazelle ; ton cou poli comme le marbre pentélique attire l'amplexion des bras virils. Comme le voyageur fatigué, à l'ombre du palmier, le pèlerin de l'existence aime à reposer près de ta taille, au rythme berceur de ta voix de sirène.

« Oh ! la prodigieuse douceur des nuitées d'amour ! Oh ! la tendresse ineffable des silencieux enlacements ! Combien chastement se baisent les âmes ! Quelle auxiliatrice de douceur, quelle compagne savoureuse tu es, pour ceux que ton approche fait palpiter d'un doux émoi !

« Et enivrante, et tendre, et dispensatrice d'ivresse infinie, à toi, fleur de la vie, le baiser de nos lèvres !

« Tu transmutes en vie sacrée l'enivrement donné à l'homme ; sous ta caresse, la vie cachée s'élabore en ta chair. Ton ventre auguste, mystérieux réceptacle, renferme les Héros et les Inspirés ! Tes seins, fontaine vivifiante, allaitent les Hommes semblables aux Dieux ! »

Une indicible émotion de grandeur peu à peu s'emparait du peuple, et, à ces derniers mots, exultant, de *tous les points* de la foule s'élancèrent des clameurs d'adoration. Et les hommes se tournant vers les femmes serraient dans leurs bras leurs épouses ou leurs amantes; les fils s'agenouillaient devant leurs mères et les frères devant leurs sœurs; et les vierges rougissantes courbaient leur visage sous les regards chargés d'amour des jeunes hommes. Car un daimon les emplissait tous, et ils sentaient que l'immense Eros était passé parmi eux.

Un sourire ineffable errait sur les lèvres de la Femme, tandis que les parfums brûlants montaient comme un hommage autour d'elle. Transfiguré par l'enthousiasme, l'incantateur levait au ciel ses bras, plein de l'amour divin.

Après un instant de recueillement, il reprit :

« Aux Panathénées, de blanches théories de jeunes filles défilent, vivant symbole de la pureté ; elles s'avancent lentement, avec noblesse et modestie, les canéphores, portant sur leurs épaules non domptées les attributs de Déméter.

« Les doux et longs doigts pleins de charme des vierges pensives nous tiennent en leur sujétion et leurs yeux profonds signifient pour qui sait lire, autant que les yeux profonds des penseurs.

« Oh ! quelle douceur tu apportes à ton frère, jeune fille ; de quel soin tu l'entoures, ô Elektra !

« Quelle pieuse conductrice, quelle dévouée servante tu es pour ton père vénérable, aux yeux duquel l'Aither n'a plus de clarté ! Pour servir d'appui à sa vieillesse chancelante. tu laisses dans le malheur flétrir tes charmes, ô Antigoné !

« Et quand, devenue mère, de jeunes têtes se pressent autour de tes genoux, c'est en inépuisable charité, bonté, douceur que se transforme ta féminité ! Tu verses la joie au cœur de l'époux et tu remplis le foyer du rayonnement

de ton cœur aimant. Et l'amour maternel te met dans l'âme la force des lions, quand un farouche ravisseur a emporté ta fille Perséphoné, ô Déméter !

« Ne répands-tu pas parmi les hommes le baume de la consolation et de la grâce? Aux esseulés tu es compatissante; aux soucieux tu fais boire un Léthé; aux tristes et aux douloureux, tu donnes la réjouissance et le courage de vivre; et tu fais naître en leur cœur l'immense joie purificatrice.

« Et charmeuse, et berceuse d'ennui, et verseuse d'oubli, d'un baiser tu effaces une larme, d'une caresse l'ombre d'un malheur !

« Et quand les Immortels ont mis en toi leur souffle, que tu es grande et belle ! Alors ton instinct subtil te conduit hors des limites de notre nature et tu nous domines de la hauteur de ton inspiration.

« Tu es celle qui lit dans l'avenir comme en un livre ouvert, Kassandra !

« Ton cœur résonne comme une lyre éolienne au souffle de la brise sous les palmiers du rivage, Sapho !

« Quant à toi, suprêmement initiée aux mystères des divinités, tu es plus divine qu'humaine, puissant levier d'ascèse, ô Diotima !

« Mais voici que, les dominant toutes, une vision radieuse apparaît à mes yeux : c'est la déesse chérie de la Patrie, la pure Vierge-Raison, la sublime Athénée, qui, du haut de l'empyrée, appuyée sur sa lance invincible, protège et conduit les Hellènes !

« Puisse à ton cœur divin être agréable mon eumolpée ! »

Et lentement, et gravement descendit la femme, très fière en son cœur de mériter cet hommage; et exultant d'être ainsi grandie, elle se sentit vraiment l'âme d'une déesse...

LÉON BAZALGETTE.

LASSITUDE

Sur le roc immobile, dominant les flots mouvants, laisse, ô mon âme, s'échouer mon corps si las !

Tout ce fracas des houles semble la voix des foules, et moi, je ne parle pas !

L'Océan, la voile qui s'enfle, ont l'air de penser pour moi...

Oh ! va, va, tu sais aller si loin ! va et m'abandonne un si long temps, que, lorsque tu reviendras, tu croies ne m'avoir jamais vu. Vague par l'espace, tandis qu'en l'inertie progressive, j'attendrai... Car mes yeux, lassés de voir, ne veulent plus regarder, ni mes oreilles écouter, ni rien de moi sentir. Les cordes de ma lyre, tu les as trop fait vibrer. Seule, une note doit maintenant résonner et que je veux entendre : celle de l'anéantissement qui se sent s'anéantir.

Bercé des jours par le flux et reflux des choses qui s'agitent, sans moi-même y participer, avec la roche coulante je m'abîmerai enfin. Sans mouvements, quoique mu, dans ce linceul mobile, quoique stable, et tramé si long qu'il paraît ne devoir point finir, je descendrai, descendrai, descendrai, de moins en moins conscient, à travers l'onde assombrie et silencieuse, jusqu'à la rencontre de l'appui pour mon immobilité...

Alors, des siècles, et des eaux, et des êtres passeront ; puis, ici, sur la tige où je viendrai d'éclore, toi, autre jeune fille, repassant, tu me cueilleras ; mais, me garderas-tu ce demain, moi qui te délaisse aujourd'hui ?



LE COURS D'EAU VILLAGEOIS

Tout d'argent, emmi prés fleuris, tout courant, jusqu'où va le ruisselet de mon pays?

Souventes fois, il réflète l'aile qui traverse son miroir chantant.

Son onde vagabonde, à la course défie tout passant qui, sur sa rive, chemine en rêvant.

L'homme entraîné suit, suit le ruisseau, qui toujours fuit, et bientôt ne sera plus lui, sans pourtant cesser d'être, car il va, il va jusqu'à l'Océan.

Son nom? En son cours il l'épelle.

Celui qui, sur ses petits flots, se penche, peut le lire couramment : là, se mire un clocher, dont la cloche à nul autre ne tinte pareillement.

Ici, miroitent et coteaux et chaumines, qu'ailleurs on ne trouverait mie.

Et là-bas... et là-bas!

Toutes les lettres de son nom.

PIERRYVES.



CRITIQUE ESTHÉTIQUE

LES ARTS LITTÉRAIRES

LES LIVRES

Ombres et Mirages, par Robert Scheffer. — Peu de livres contemporains m'ont donné de telles impressions de beauté. Ce volume de brèves proses est d'un poète qui appartient à tous les temps, n'ayant contemplé de la vie que ce qu'elle a d'essentiel et d'immanent. Assurément, l'auteur se filie à la tradition antique; il sent et s'exprime comme les poètes de cette Hellade, qui, pour nous autres, artistes meurtris par la barbarie européenne, est toujours la patrie perdue, et qui valait que, morte depuis des siècles, en piété de son souvenir, Byron se fit tuer. Ces *ombres et mirages*, sont, dit M. Scheffer, des « pages d'amour, de douleur, de songes et de lassitude. »

Deux visions apparaissent à chaque page, l'amour et la mort, et n'est-ce pas là toute la vie? La grandeur simple des images prise aux grands gestes de la nature, l'enlançante beauté des sentiments, l'enthousiasme mélancolisé de ces pages en font un livre d'entre ceux qu'on feuillette avec un agrément nouveau, à certaines heures. Le père Hugo, avec cet extraordinaire bonheur d'expression rythmique qu'il eut souvent, a jeté à l'immortalité ces deux vers adorables :

Viens! une flûte invisible
Soupire dans les vergers.

Et j'ai entendu cette mystérieuse flûte soupirer lointainement en lisant ces *Ombres et mirages*.

E. M.

***

Eveil d'amour, poésies de Henry de Braisne. — Le romancier et conteur Henry de Braisne appartient à ce groupe de balzaciens passionnés qui vouèrent un culte pieux au bâtisseur de la *Comédie Humaine*. Son volume de vers, très compact, est d'un esprit qui ne s'isole pas, comme font beaucoup de poètes d'aujourd'hui, mais qui, au contraire, se mêle autant que possible à toutes les manifestations de la vie. En suivant cette voie, le danger est de dissoudre sa personnalité dans l'amplitude des horizons qu'on veut contempler. M. de Braisne a conservé la personnalité de sa vision, *tout en cherchant à la rendre vaste. Sa forme ne relève* d'aucune école. Elle est souple et se prête à diverses combinaisons de rythmes. Il lui manque l'intensité, — ce qui était fatal, étant donné le genre de réalisation poursuivi par le poète

E. M.

***

Passagère, roman par Paul Bonnetain. — Vivre entre le ciel et la mer avec la femme aimée, dans un yacht qui vous emporte parmi la beauté variable des horizons. Là, sur ce bateau, s'isoler de toutes les mesquineries de la vie sociale, et, là, ayant avec soi le rêve réalisé de l'amour, se sentir au cœur même de la nature, sous les étoiles, et, comme disent les marins « dans la main de Dieu ». Près de soi, ne jamais voir que d'énergiques têtes de matelots, et oublier qu'on a dû voir, dans des villes, des groins de bourgeois. De temps en temps, faire une halte dans quelque pays de lumière et de beauté.

Mon enfant, ma sœur,
Songe à la douceur
D'aller vivre là-bas ensemble !

Ce rêve du divin Baudelaire, qui donc l'a pu réaliser ? M. Bonnetain a été tenté par un tel sujet. Et, comme il faut que toute joie soit expiée par de la douleur, dans ce roman, la femme, silhouette mystérieuse de passagère, meurt au cours de la croisière. Et c'est mieux ainsi : vivante, elle eût couru sans doute vers un autre amour. Dans ce roman, M. Bonnetain a mis un féminisme sensuel et triste, un sentiment d'inquiétude et de volupté qui sont certes très séduisants.

E. M.

***

Bois ton sang, par Pierre Devoluy. — En ces vers, le disciple de René Ghil présente sous une forme généralement classique de sincères et juvéniles croyances ; en somme, il traduit suivant sa personnelle vision le vers qu'il emprunte à Charles d'Orléans : « *Je suis cellui au cueur vestu de noir.* »

Ne vaut-il pas mieux citer quelques-uns des vers les mieux venus que de chercher à caractériser ces poèmes ?

> ..... Front qui se fronce ! au vent ta chevelure étrange,
> Ruisselis d'or figé qu'aurait bronzé la nuit,
> Tu cours, par les halliers criant ton fauve ennui,
> Eployer pour l'Amant ta chair aux candeurs d'ange.
>
> Parmi les mols tissus de moire et d'armoisin,
> Ta pâmoison a des sursauts rauques et graves,
> Le sang qui sous ta peau rosit comme un raisin
> Est la fière liqueur due à la soif des braves.....

L. B.

*
* *

La Littérature épistolaire, par Barbey d'Aurevilly. — En cette matière toute sentimentale et presque de casuistique, la plume de Barbey est admirable par sa dissection des fibres intimes d'une nature. La maîtrise du romancier psychologue s'y affirme avec force et douceur en une vision aquiline et subtile. On sent qu'il y avait chez lui une joie de confesseur devant un beau cas de conscience, de paléographe devant l'obscur grimoire d'un cœur, de savant devant un problème à résoudre.

Qu'il magnifie superbement Balzac en quelques pages vengeresses (ce sujet d'ailleurs mit toujours sur ses lèvres le charbon d'Isaïe), qu'il « blague » Héloïse en ne lui accordant qu'une chaleur..... littéraire, qu'il qualifie Mérimée « cet échassier attentif et concentré qui, d'un long bec affilé et tranchant, attrapa, au milieu du fretin qu'il pêchait d'ordinaire, deux ou trois poissons... », qu'il évoque ce délicieux pastel épris de Boufflers que fut Madame de Sabran, il est toujours et partout le merveilleux artiste, le vivant, perspicace et vibrant Jules Barbey d'Aurevilly.

Et ce nom enferme une assez riche compréhension pour signifier plus que toutes les notices.

L. B.

*
* *

Lilith, par Remy de Gourmont. — L'auteur de *Sixtine* asseoit son mystère édénique sur une base talmudique, la légende d'une double création féminine de la part de Iahvé; mais la mise en scène de l'affabulation importe plus que son idéologie. La manière est celle du mystère médiéviste; c'est dire que le style est très souvent d'une naïve simplicité, qui, pittoresque et piquante il est vrai, manque parfois de nervosité et de « tenue ». Aux passages lyriques, la forme reprend sa vêture de noblesse et l'idée s'élargit en s'approfondissant. M. Remy de Gourmont a un faible pour la perversité; il la cultive avec amour comme une plante rare des tropiques. Certaines pages flambent de la chaude concupiscence qu'irradient les reins du bouc Satan; étant donné que la perversité n'est pas une grande chose, il y a un réel mérite à l'esthétiser comme en *Lilith*. D'ailleurs, l'œuvre paraît sortir des mains d'un Cellini de la plume et l'impression générale demeure d'une savoureuse et pénétrante œuvre d'art.

L. B.

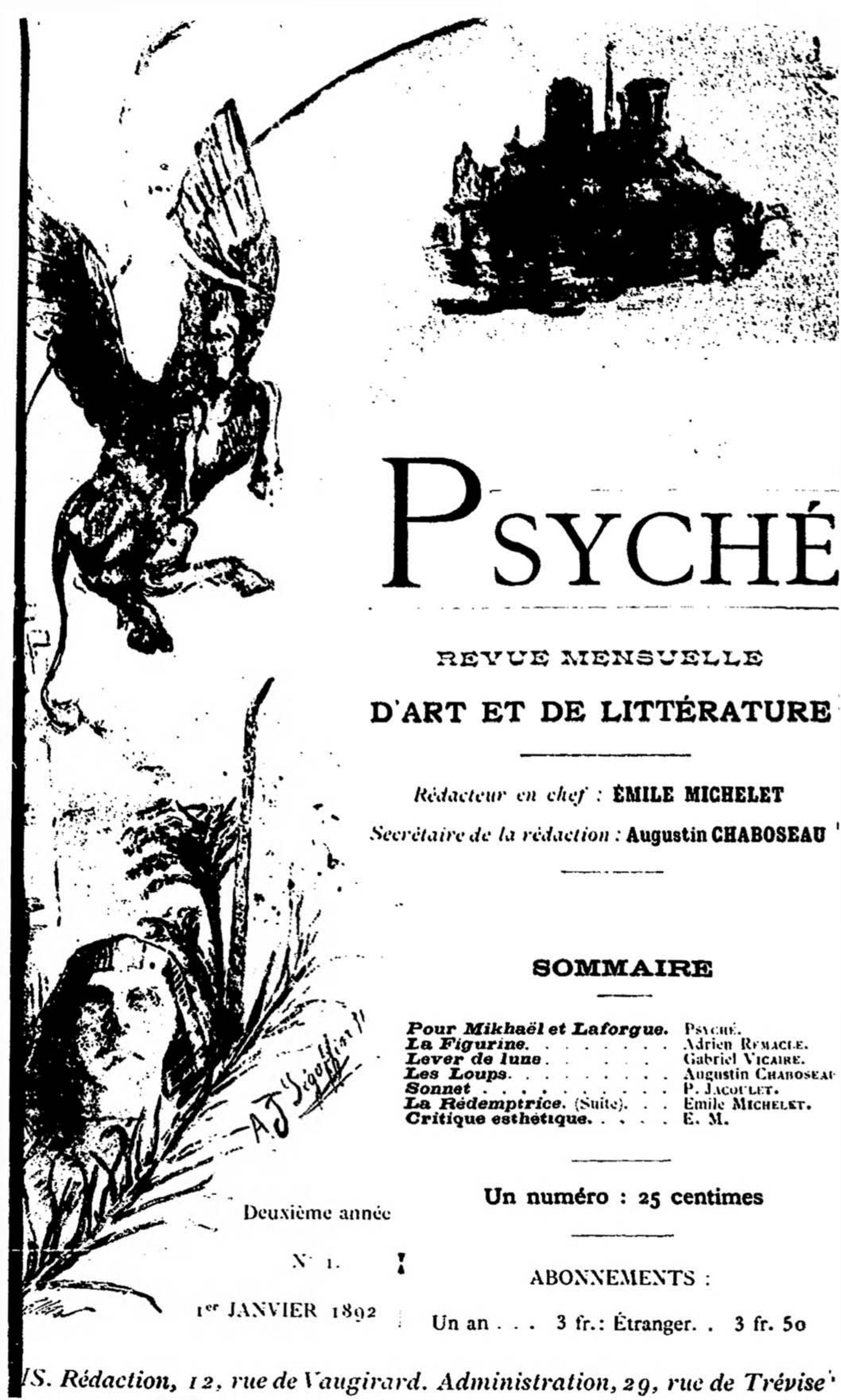


Addha-Nari ou l'Occultisme dans l'Inde antique, par Ernest Bosc. — *L'Isis dévoilée* de M. Bosc est un ouvrage du plus haut intérêt qui expose d'une façon pénétrante et nette l'ésotérisme égyptien. Le livre, à son apparition, nous faisait souhaiter que l'auteur continuât ses études sur l'Orient antique, si mal compris d'ordinaire. Ce volume qu'il nous donne aujourd'hui sur l'Inde, bien qu'un peu inférieur à notre avis au précédent, vient combler ce désir. Peut-être faut-il attribuer le désordre qui dépare un peu l'ouvrage de M. Bosc à la vastitude et au mystère du sujet, profond, grandiose, ténébreux comme une forêt de l'Inde. La vision présentée par l'auteur manque parfois de cette poésie que M. Edouard Schuré, par exemple, sait mêler à ses évocations. Mais au-dessus de ces critiques de détail, hâtons-nous d'affirmer que nous suivons avec le plus vif intérêt les études si intelligentes de M. Ernest Bosc.

L. B.

Le Gérant : Augustin Chaboseau.

TOURS. IMP. E. ARRAULT ET Cie, 6, RUE DE LA PRÉFECTURE.



PSYCHÉ

REVUE MENSUELLE

D'ART ET DE LITTÉRATURE

Rédacteur en chef : **ÉMILE MICHELET**

Secrétaire de la rédaction : **Augustin CHABOSEAU**

SOMMAIRE

Deuxième année

N° 1.

1er JANVIER 1892

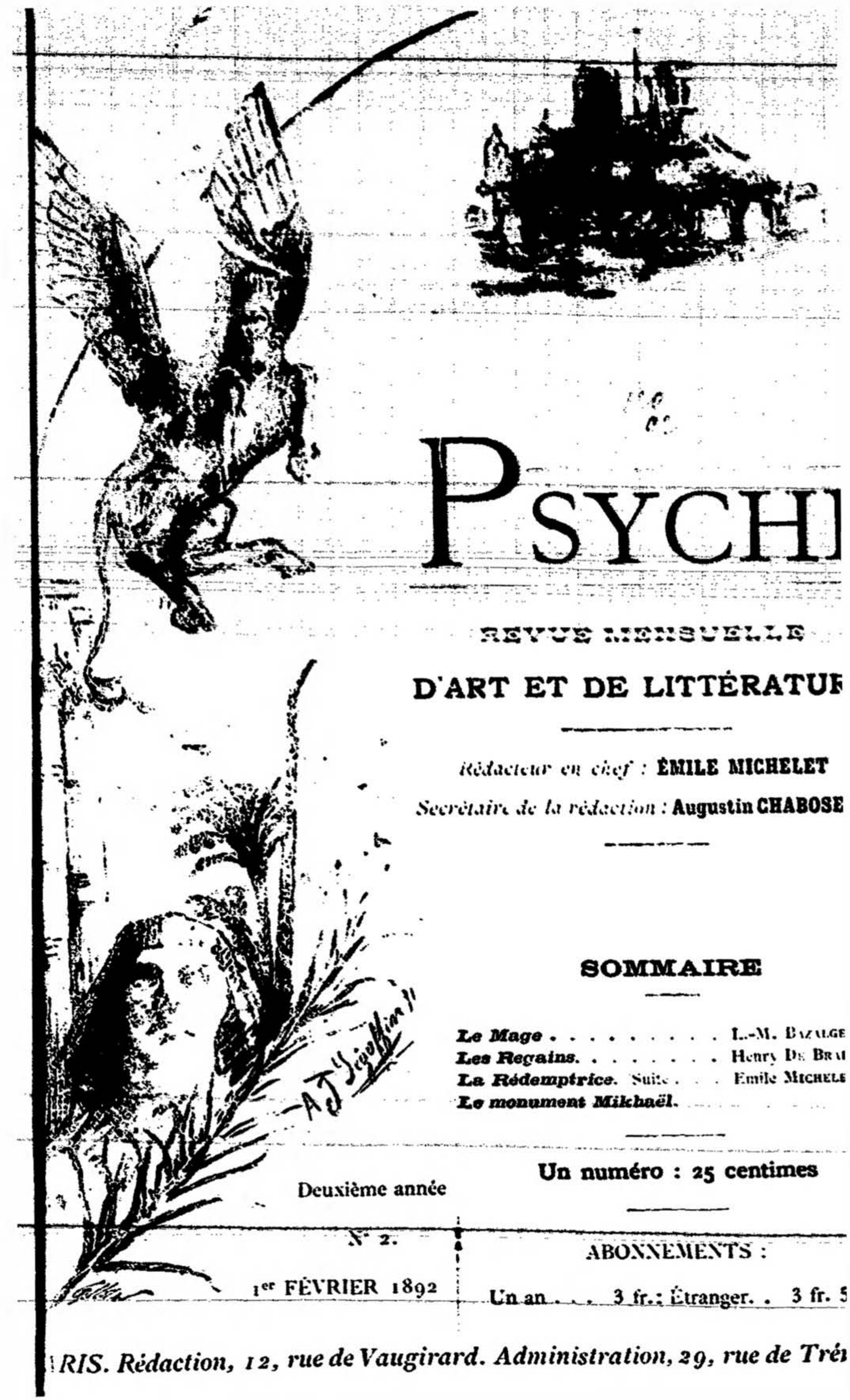
Un numéro : 25 centimes

ABONNEMENTS :

Un an . . . 3 fr. : Étranger. . 3 fr. 50

IS. Rédaction, 12, rue de Vaugirard. Administration, 29, rue de Trévise

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET Cie.



PSYCHÉ

REVUE MENSUELLE

D'ART ET DE LITTÉRATURE

Rédacteur en chef : ÉMILE MICHELET
Secrétaire de la rédaction : Augustin CHABOSE

SOMMAIRE

Un numéro : 25 centimes

Deuxième année

N° 2.

1er FÉVRIER 1892

ABONNEMENTS :

Un an . . . 3 fr. ; Étranger . . 3 fr. 5

RIS. Rédaction, 12, rue de Vaugirard. Administration, 29, rue de Tré

L'INITIATION (RENSEIGNEMENTS UTILES)

DIRECTION
14, rue de Strasbourg, 14
PARIS
DIRECTEUR : **PAPUS**
DIRECTEUR-ADJOINT : **Lucien MAUCHEL**
Rédacteur en chef :
George MONTIÈRE
Secrétaires de la Rédaction :
CH. BARLET. — J. LEJAY

ADMINISTRATION
ABONNEMENTS, VENTE AU NUMÉRO
G. CARRÉ
58, rue Saint-André-des-Arts
PARIS

FRANCE,	un an.	10 fr.
ÉTRANGER,	—	12 fr.

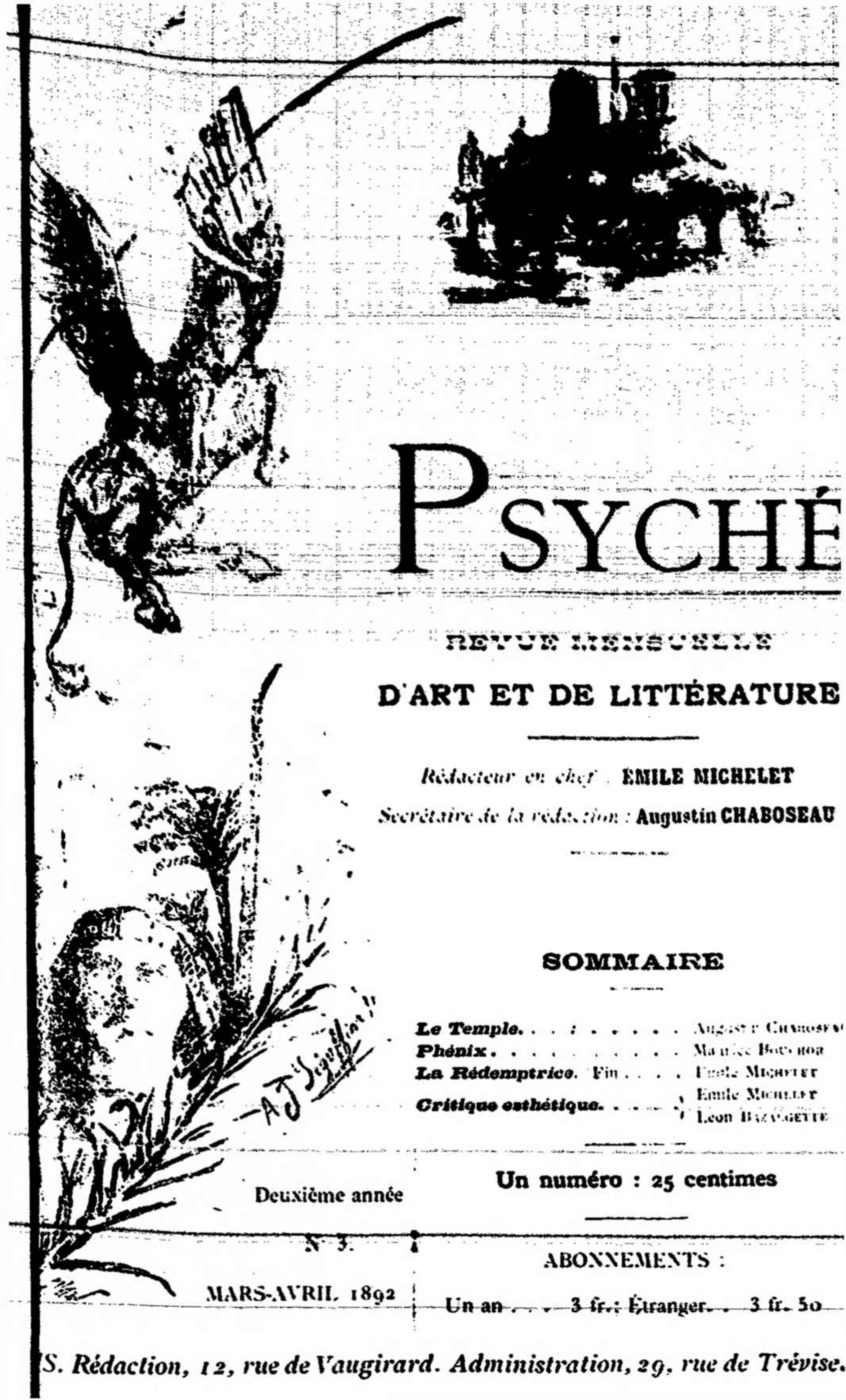
RÉDACTION : *14, rue de Strasbourg.* — Chaque rédacteur publie ses articles sous sa seule responsabilité. L'indépendance absolue étant la raison d'être de la Revue, la direction ne se permettra jamais aucune note *dans le corps* d'un article.

MANUSCRITS. — Les manuscrits doivent être adressés *à la rédaction*. Ceux qui ne pourront être insérés ne seront pas rendus à moins d'avis spécial. Un numéro de la Revue est toujours composé d'avance : les manuscrits reçus ne peuvent donc passer au plus tôt que le mois suivant.

LIVRES ET REVUES. — Tout livre ou brochure dont la rédaction recevra deux exemplaires sera sûrement annoncé et analysé s'il y a lieu. Les Revues qui désirent faire l'échange sont priées de s'adresser à la rédaction.

ADMINISTRATION, ABONNEMENTS. — Les abonnements sont d'un an et se paient d'avance à l'Administration par mandat, bon de poste ou autrement, 58, rue Saint-André-des-Arts.

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET Cie.



PSYCHÉ

REVUE MENSUELLE

D'ART ET DE LITTÉRATURE

Rédacteur en chef : **EMILE MICHELET**

Secrétaire de la rédaction : **Augustin CHABOSEAU**

SOMMAIRE

Un numéro : 25 centimes

Deuxième année

N° 3.

MARS-AVRIL 1892

ABONNEMENTS :

Un an . . . 3 fr. ; Étranger . . 3 fr. 50

S. Rédaction, 12, rue de Vaugirard. Administration, 29, rue de Trévise.

L'INITIATION (RENSEIGNEMENTS UTILES)

DIRECTION
14, rue de Strasbourg, 14
PARIS
DIRECTEUR : **PAPUS**
DIRECTEUR-ADJOINT : **Lucien MAUCHEL**
Rédacteur en chef :
George MONTIÈRE
Secrétaires de la Rédaction :
CH. BARLET. — J. LEJAY

ADMINISTRATION
ABONNEMENTS, VENTE AU NUMÉRO
58, rue Saint-André-des-Arts
et 29, rue de Trévise
PARIS

FRANCE,	un an,	10 fr.
ÉTRANGER,	—	12 fr.

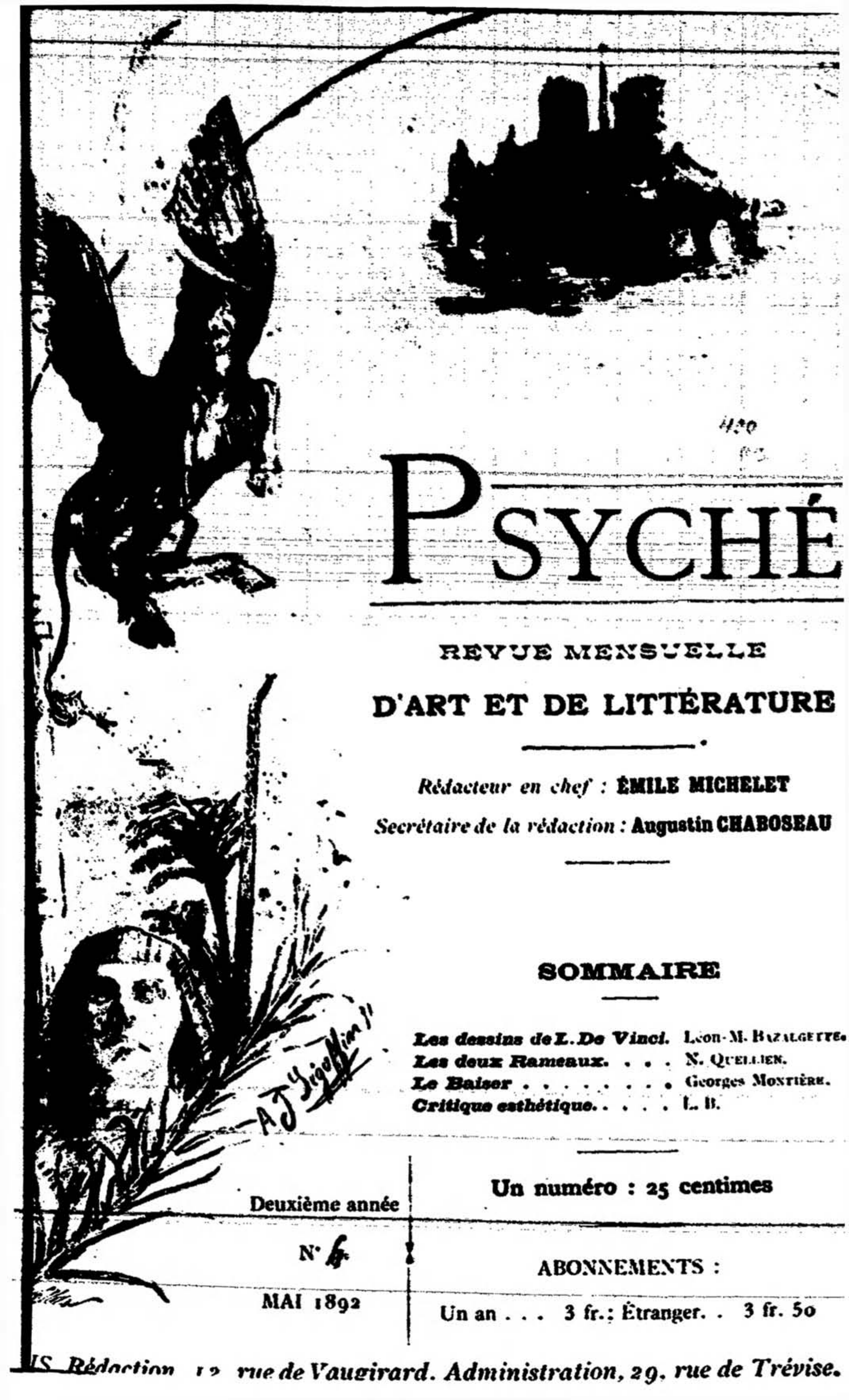
RÉDACTION : *14, rue de Strasbourg.* — Cheque rédacteur publie ses articles sous sa seule responsabilité. L'indépendance absolue étant la raison d'être de la Revue, la direction ne se permettra jamais aucune note *dans le corps* d'un article.

MANUSCRITS. — Les manuscrits doivent être adressés *à la rédaction*. Ceux qui ne pourront être insérés ne seront pas rendus à moins d'avis spécial. Un numéro de la Revue est toujours composé d'avance : les manuscrits reçus ne peuvent donc passer au plus tôt que le mois suivant.

LIVRES ET REVUES. — Tout livre ou brochure dont la rédaction recevra deux exemplaires sera sûrement annoncé et analysé s'il y a lieu. Les Revues qui désirent faire l'échange sont priées de s'adresser à la rédaction.

ADMINISTRATION, ABONNEMENTS. — Les abonnements sont d'un an et se paient d'avance à l'Administration par mandat, bon de poste ou autrement, 58, rue Saint-André-des-Arts.

TOURS. IMP. E. ARRAULT ET Cie.



PSYCHÉ

REVUE MENSUELLE

D'ART ET DE LITTÉRATURE

Rédacteur en chef : **ÉMILE MICHELET**

Secrétaire de la rédaction : **Augustin CHABOSEAU**

SOMMAIRE

Deuxième année

N° 4

MAI 1892

Un numéro : 25 centimes

ABONNEMENTS :

Un an . . . 3 fr. ; Étranger. . 3 fr. 50

Rédaction 12 rue de Vaugirard. Administration, 29, rue de Trévise.

L'INITIATION (RENSEIGNEMENTS UTILES)

DIRECTION

14, rue de Strasbourg, 14

PARIS

DIRECTEUR : **PAPUS** ☉

DIRECTEUR-ADJOINT : **Lucien MAUCHEL**

Rédacteur en chef :

George MONTIÈRE

Secrétaires de la Rédaction :

CH. BARLET. — J. LEJAY

ADMINISTRATION

ABONNEMENTS, VENTE AU NUMÉRO

58, rue Saint-André-des-Arts

et 29, rue de Trévise

PARIS

FRANCE, un an. 10 fr.

ÉTRANGER, — 12 fr.

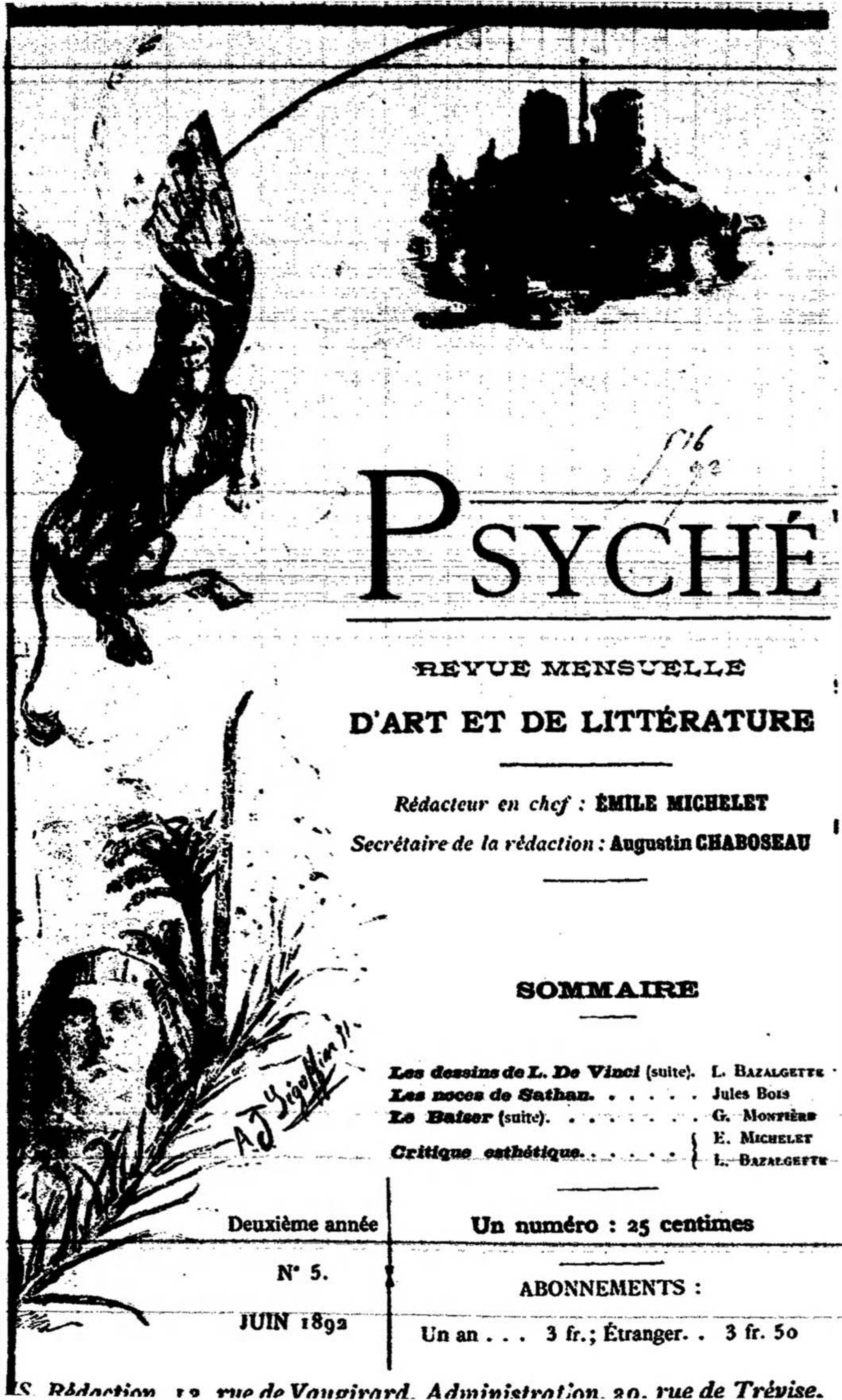
RÉDACTION : *14, rue de Strasbourg.* — Chaque rédacteur publie ses articles sous sa seule responsabilité. L'indépendance absolue étant la raison d'être de la Revue, la direction ne se permettra jamais aucune note *dans le corps* d'un article.

MANUSCRITS. — Les manuscrits doivent être adressés *à la rédaction.* Ceux qui ne pourront être insérés ne seront pas rendus à moins d'avis spécial. Un numéro de la Revue est toujours composé d'avance : les manuscrits reçus ne peuvent donc passer au plus tôt que le mois suivant.

LIVRES ET REVUES. — Tout livre ou brochure dont la rédaction recevra deux exemplaires sera sûrement annoncé et analysé s'il y a lieu. Les Revues qui désirent faire l'échange sont priées de s'adresser à la rédaction.

ADMINISTRATION, ABONNEMENTS. — Les abonnements sont d'un an et se paient d'avance à l'Administration par mandat, bon de poste ou autrement, 58, rue Saint-André-des-Arts.

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET CIE.



PSYCHÉ

REVUE MENSUELLE

D'ART ET DE LITTÉRATURE

Rédacteur en chef : **ÉMILE MICHELET**

Secrétaire de la rédaction : **Augustin CHABOSEAU**

SOMMAIRE

Deuxième année — Un numéro : 25 centimes

N° 5.

JUIN 1892

ABONNEMENTS :

Un an . . . 3 fr.; Étranger. . 3 fr. 50

S. Rédaction, 12, rue de Vaugirard. Administration, 20, rue de Trévise.

L'INITIATION (RENSEIGNEMENTS UTILES)

DIRECTION
14, rue de Strasbourg, 14
PARIS
DIRECTEUR : PAPUS ☉
DIRECTEUR-ADJOINT : Lucien MAUCHEL
Rédacteur en chef :
George MONTIÈRE ☉
Secrétaires de la Rédaction :
CH. BARLET. — J. LEJAY

ADMINISTRATION
ABONNEMENTS, VENTE AU NUMÉRO
58, rue Saint-André-des-Arts
et 29, rue de Trévise
PARIS

FRANCE, un an, 10 fr.
ÉTRANGER, — 12 fr.

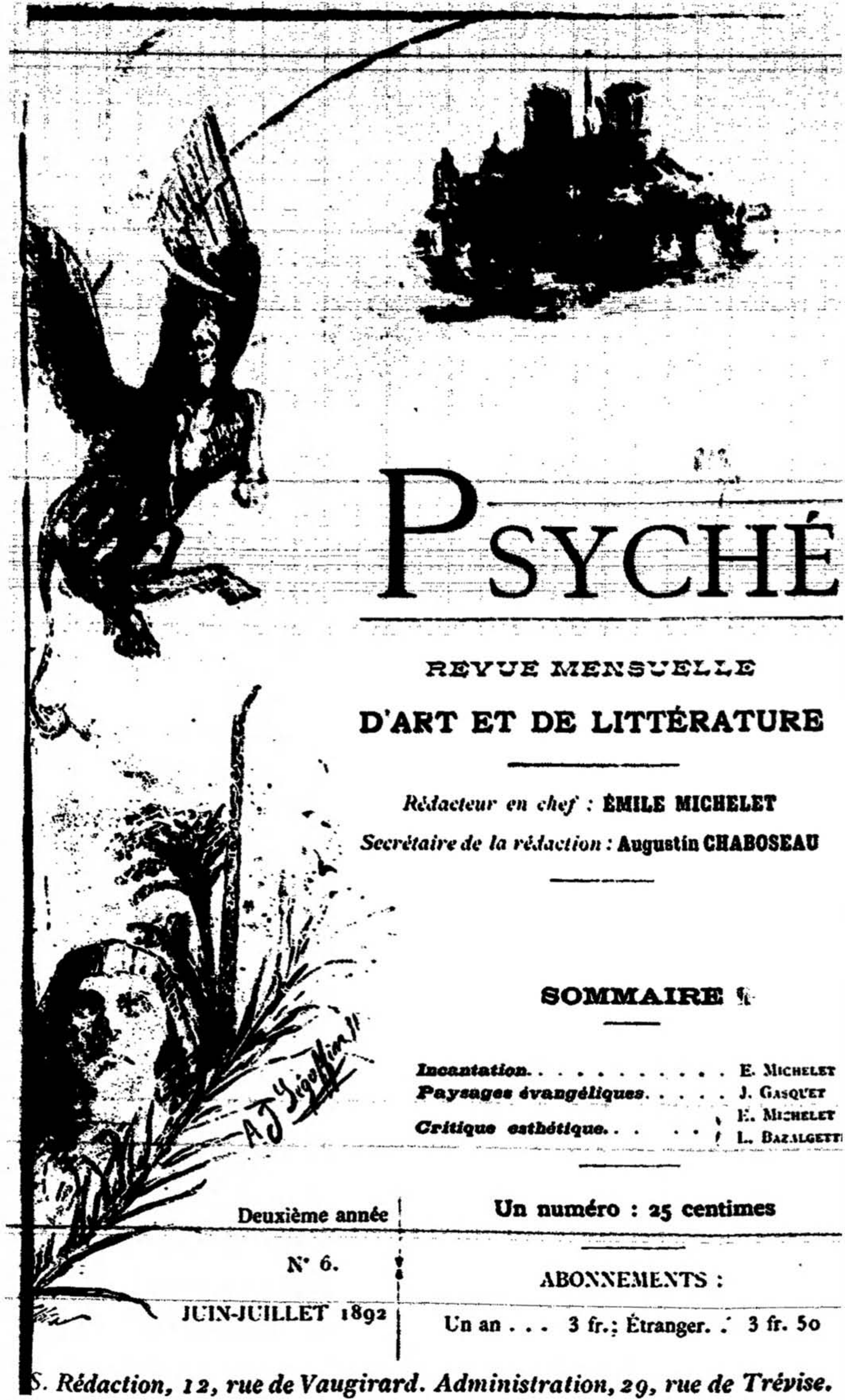
RÉDACTION : *14, rue de Strasbourg.* — Chaque rédacteur publie ses articles sous sa seule responsabilité. L'indépendance absolue étant la raison d'être de la Revue, la direction ne se permettra jamais aucune note *dans le corps* d'un article.

MANUSCRITS. — Les manuscrits doivent être adressés *à la rédaction*. Ceux qui ne pourront être insérés ne seront pas rendus à moins d'avis spécial. Un numéro de la Revue est toujours composé d'avance : les manuscrits reçus ne peuvent donc passer au plus tôt que le mois suivant.

LIVRES ET REVUES. — Tout livre ou brochure dont la rédaction recevra deux exemplaires sera sûrement annoncé et analysé s'il y a lieu. Les Revues qui désirent faire l'échange sont priées de s'adresser à la rédaction.

ADMINISTRATION, ABONNEMENTS. — Les abonnements sont d'un an et se paient d'avance à l'Administration par mandat, bon de poste ou autrement, 58, rue Saint-André-des-Arts.

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET CIE.



PSYCHÉ

REVUE MENSUELLE

D'ART ET DE LITTÉRATURE

Rédacteur en chef : **ÉMILE MICHELET**

Secrétaire de la rédaction : **Augustin CHABOSEAU**

SOMMAIRE :

Deuxième année | **Un numéro : 25 centimes**

N° 6. | ABONNEMENTS :

JUIN-JUILLET 1892 | Un an . . . 3 fr.; Étranger. . 3 fr. 50

S. Rédaction, 12, rue de Vaugirard. Administration, 29, rue de Trévise.

L'INITIATION (RENSEIGNEMENTS UTILES)

DIRECTION
14, rue de Strasbourg, 14
PARIS
DIRECTEUR : PAPUS
DIRECTEUR-ADJOINT : Lucien MAUCHEL
Rédacteur en chef :
George MONTIÈRE
Secrétaires de la Rédaction :
CH. BARLET. — J. LEJAY

ADMINISTRATION
ABONNEMENTS, VENTE AU NUMÉRO
58, rue Saint-André-des-Arts
et 29, rue de Trévise
PARIS

FRANCE,	un an.	10 fr.
ÉTRANGER,	—	12 fr.

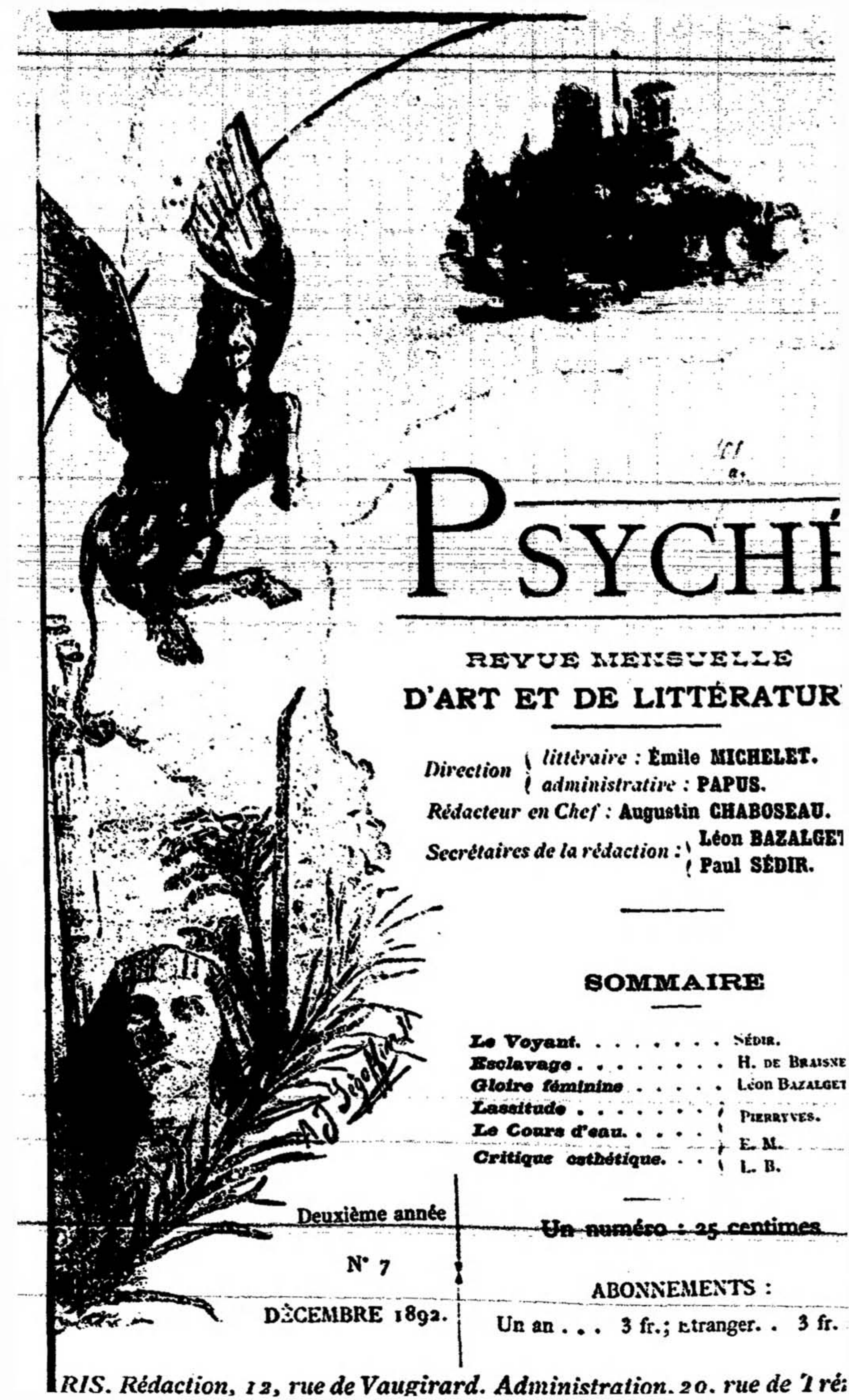
RÉDACTION : *14, rue de Strasbourg.* — Chaque rédacteur publie ses articles sous sa seule responsabilité. L'indépendance absolue étant la raison d'être de la Revue, la direction ne se permettra jamais aucune note *dans le corps* d'un article.

MANUSCRITS. — Les manuscrits doivent être adressés *à la rédaction*. Ceux qui ne pourront être insérés ne seront pas rendus à moins d'avis spécial. Un numéro de la Revue est toujours composé d'avance : les manuscrits reçus ne peuvent donc passer au plus tôt que le mois suivant.

LIVRES ET REVUES. — Tout livre ou brochure dont la rédaction recevra deux exemplaires sera sûrement annoncé et analysé s'il y a lieu. Les Revues qui désirent faire l'échange sont priées de s'adresser à la rédaction.

ADMINISTRATION, ABONNEMENTS. — Les abonnements sont d'un an et se paient d'avance à l'Administration par mandat, bon de poste ou autrement, 58, rue Saint-André-des-Arts.

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET CIE.



PSYCHÉ

REVUE MENSUELLE

D'ART ET DE LITTÉRATUR

Direction { *littéraire* : **Émile MICHELET.**
{ *administrative* : **PAPUS.**

Rédacteur en Chef : **Augustin CHABOSEAU.**

Secrétaires de la rédaction : { **Léon BAZALGET**
{ **Paul SÉDIR.**

SOMMAIRE

Deuxième année

N° 7

DÉCEMBRE 1892.

Un numéro : 25 centimes

ABONNEMENTS :

Un an . . . 3 fr.; Etranger. . 3 fr.

RIS. *Rédaction, 12, rue de Vaugirard. Administration, 20, rue de Tré*

L'INITIATION (RENSEIGNEMENTS UTILES)

DIRECTION
14, rue de Strasbourg, 14
PARIS
DIRECTEUR : PAPUS ✠
DIRECTEUR-ADJOINT : Lucien MAUCHEL
Rédacteur en chef :
George MONTIÈRE ✠
Secrétaires de la Rédaction :
CH. BARLET, — J. LEJAY
PAUL SÉDIR

ADMINISTRATION
ABONNEMENTS, VENTE AU NUMÉRO
58, rue Saint-André-des-Arts
et 29, rue de Trévise
PARIS
FRANCE, un an. 10 fr.
ÉTRANGER, — 12 fr.

RÉDACTION : *14, rue de Strasbourg.* — Chaque rédacteur publie ses articles sous sa seule responsabilité. L'indépendance absolue étant la raison d'être de la Revue, la direction ne se permettra jamais aucune note *dans le corps* d'un article.

MANUSCRITS. — Les manuscrits doivent être adressés *à la rédaction*. Ceux qui ne pourront être insérés ne seront pas rendus à moins d'avis spécial. Un numéro de la Revue est toujours composé d'avance : les manuscrits reçus ne peuvent donc passer au plus tôt que le mois suivant.

LIVRES ET REVUES. — Tout livre ou brochure dont la rédaction recevra deux exemplaires sera sûrement annoncé et analysé s'il y a lieu. Les Revues qui désirent faire l'échange sont priées de s'adresser à la rédaction.

ADMINISTRATION, ABONNEMENTS. — Les abonnements sont d'un an et se paient d'avance à l'Administration par mandat, bon de poste ou autrement, 58, rue Saint-André-des-Arts.

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET CIE.